

$\text{NU}(\text{e})^{85}$

Danièle Corre

Bernard Fournier

NU(e)
Numéro 85

Numéro coordonné par
Béatrice Bonhomme



Danièle Corre

• Entretien avec Dominique Zinenberg.....	9
• Études	
▲ Béatrice Marchal, <i>Danièle Corre, Par-delà douleur et douceur d'être au monde</i>	25
▲ Jean-Louis Bernard, <i>Danièle Corre en poésie : Résistance, vigilance, partage</i>	35
• Inédits.....	45
• Bibliographie.....	63
• Artiste : Hélène Baumel	



Bernard Fournier

• Entretien conduit par Michel Diaz.....	75
• Étude	
▲ Monique W. Labidoire, <i>Quitter une langue apprise</i>	97
• Inédits.....	105
• Bibliographie.....	129
• Artiste : Valérie Honnart	

Danièle Corre



Danièle Corre © Muriel Bergasa

**Entretien avec
Dominique Zinenberg**

Chère Danièle, je suis très heureuse de m'entretenir avec toi. Il y a tant de directions possibles à aborder tant tes intérêts artistiques sont divers. Je pressens que ce moment va être une fête !



Dominique Zinenberg : *Ressens-tu la même joie à écrire des récits (historiques, autobiographiques) que des recueils de poèmes ? Réussis-tu à mener à bien deux projets différents : un en prose par exemple, l'autre en vers ?*

Danièle Corre : Si écrire est une joie, en effet, ce que j'éprouve dans l'un et l'autre cas, poésie et prose, est bien différent ; ce qui m'importe avant tout est l'écriture du poème, poème qui vient d'un lointain que j'ignore. C'est le mystère qui jaillit du plus profond de soi. Un mot entraîne une chaîne de mots imprévisibles, on lit ensuite le message que le poème livre. Tu vas trouver sans doute étrange l'anecdote suivante : quand ma maison a été victime d'un incendie, j'ai découvert ensuite que les poèmes écrits précédemment ne parlaient que de feu ! Quel incroyable avertissement que je n'ai pas su lire ! Parfois, je regarde donc le poème comme une boule de cristal me demandant ce qu'il va m'annoncer ! En tous cas, le poème est essentiel à ma vie depuis l'âge de mes dix ans. Il m'a sauvé en multiples circonstances. C'est ce qui m'a conduite à animer des ateliers d'écriture poétique en collège et lycée pendant plus de trente ans, pour aider les jeunes à mettre au jour cette force de vie qui est en eux et dont ils n'ont pas conscience. Quel rêve si j'avais pu bénéficier de cette structure dans mon enfance !

L'écriture de la prose, récits historiques ou autobiographiques, présente moins de mystère. Si elle ne manque pas de profondeur sans doute, elle ne se situe pas à un même niveau. Pour les deux romans historiques que j'ai écrits, les recherches sur le XIII^e siècle m'ont beaucoup intéressée ; il suffisait ensuite de placer des personnages autour de ce que l'Histoire rend incontestable. Pour l'autobiographie, c'est moins un jeu puisqu'on restitue ce que l'on a vécu avec son propre regard sur les événements relatés. C'est aussi un éclairage sur le passé et sur soi.

Dans tout cela, c'est le style, le rythme des phrases, le choix des mots, qui reste mon intérêt premier.

Georges-Emmanuel Clancier, qui était un ami, poète, romancier, essayiste, parlait d'écriture verticale pour la poésie et d'écriture horizontale pour la prose. Cela me semble très juste.

D. Z. : *Ton écriture très fluide donne l'impression que tu écris avec aisance. Est-ce le cas ? Reprends-tu beaucoup tes textes ? Écris-tu de façon manuscrite ou directement avec l'ordinateur ?*

D. C. : Mon écriture est presque toujours une écriture du premier jet. Sans doute devrais-je la travailler, mais quand je m'y essaie, mon poème me semble alors artificiel, il a perdu sa nécessité, il est à côté de ce qu'il voulait dire. En poésie, j'écris de façon manuscrite pendant la nuit, et je recopie le poème le lendemain matin sur ordinateur, en modifiant un mot, en supprimant un autre, rien de plus. Par contre, j'écris le texte en prose directement sur ordinateur, quelle que soit l'heure. Le poème est bien de l'ordre du secret, du plus profond silence, et passe par la main. Ce qui est le plus précieux passe toujours pour moi par la main, d'où ma passion pour la peinture, la gravure et tous les bricolages où œuvrent les mains.

D. Z. : *D'où te vient le goût pour les récits historiques ? Et en particulier pour ceux qui se passent au Moyen Âge et si j'ai bien compris plus spécifiquement au XIII^e siècle ? L'écriture de *Ermeline ou les Amants de Villeneuve* (2014), suivie de *Marie de Courtenay* (2023) ont dû te demander beaucoup de recherches historiques, n'est-ce pas ? Mais l'inspiration n'est-elle pas liée à Villeneuve, ta ville natale, et à une rêverie autour de la pierre sculptée dite des « Amants de Villeneuve » ?*

D. C. : J'ai toujours aimé l'Histoire et pensé un temps me diriger vers ces études avant de choisir les lettres. Dans ma ville natale, petite ville médiévale où subsistent des remparts, a été créée une collection de romans afin de faire mieux connaître le patrimoine de l'Yonne grâce à une fiction. Au musée de Villeneuve-sur-Yonne, une plaque de pierre sculptée, datée du XIII^e siècle, appelée « les amants de Villeneuve » – que j'ai dû reprendre en sous-titre car elle est ainsi connue – représentant une scène d'amour courtois, m'a donné envie de tenter l'aventure, sur insistance du fondateur de cette collection, qui était un historien et un ami. Je me suis dit « pourquoi pas ? » J'ai donc imaginé une petite bonne femme, Ermeline, née à Villeneuve-sur-Yonne, présente à Sens en 1234

lors du mariage de Louis IX et de Marguerite de Provence, qui intègre la suite royale jusqu'au départ de la première croisade de Saint-Louis. Les personnalités de Louis IX et de ses frères – même celle du détestable Charles d'Anjou –, de Blanche de Castille leur mère, et l'évolution de chacun, après beaucoup de lectures, me sont devenues familières.

Dans le second ouvrage, Ermeline revient – ce que je n'avais pas prévu d'abord - sur ordre de Marguerite de Provence restée avec les croisés en Égypte, elle accompagne Marie de Courtenay chargée par son mari Baudouin de vendre tous ses biens, en particulier le domaine de Courtenay, afin de défendre Constantinople, ville où il est né, convoitée par tous ses voisins, et dont il est empereur. C'est lui qui a déjà vendu les reliques du Christ à Louis IX qui, pour elles, a fait construire la Sainte Chapelle. Ces faits sont historiquement vrais, je n'invente pas. Plus tard, à la cour de Naples, Baudouin mourra du chagrin d'avoir perdu Constantinople, mais je n'en suis pas encore là, ce sera peut-être pour le troisième tome.

Passionnante et inépuisable recherche grâce aux livres, grâce à internet. Je me suis bien amusée à créer des personnages secondaires autour des figures historiques, à jouer avec les épisodes tout en respectant les données de l'Histoire. Imaginer telle ou telle réaction face à telle ou telle situation est vraiment récréatif. Finalement on s'attache à ses personnages, on finit par les voir, par croire en leur existence. On est loin cependant de l'engagement et de la gravité de l'écriture du poème, mais on reste dans le plaisir des mots.

D. Z. : *En 2019, tu as publié un texte exceptionnel qui m'a bouleversée et dont tu as la modestie de l'attribuer à ton grand-père Marcel Blanchet et « présenté par Danièle Corre » : Des tranchées de 14 à la table des vivants. Ta voix et celle de ton grand-père tant aimé s'entremêlent, les débuts de la Guerre de 14 renaissent par les mots de ce jeune homme et tes interventions font revivre ton enfance auprès de cet homme qui a tant marqué ta vie. Quelle force et quelle simplicité se dégagent de ce texte à deux voix, à plusieurs temporalités ! Comment t'est venue l'idée de la forme de ce double récit ? Ne trouves-tu pas qu'il devrait être plus largement diffusé non seulement comme témoignage mais aussi comme œuvre littéraire ?*

D. C. : Merci, chère Dominique, de penser que mon texte sur mon grand-père est « exceptionnel » ! J'aimerais que tu aies raison. Ma chance a été de retrouver son carnet de route de la guerre de 14 en triant dans la cave de la maison familiale ce qui avait été inondé. Pendant sa longue vie, j'ai

toujours été proche de mon grand-père. Sans doute avait-il oublié ce qu'il avait écrit. Il n'en a jamais parlé. C'est un journal de guerre sans prétention littéraire. Pâtissier-cuisinier, il écrivait ce qu'il vivait, sans doute pour résister à l'horreur et à l'absurdité des ordres, des contrordres et des morts pour rien. L'idée de la forme du double récit s'est imposée d'emblée quand j'ai lu son journal, dans la cave, où je le feuilletais fébrilement, tellement émue d'une telle découverte. À un moment, il se demande : « verrai-je le soleil se coucher demain ? » Je lui ai répondu tout de suite, comme pour le rassurer à travers le temps : « mais oui, bien sûr, tu verras le soleil se coucher, tu vivras jusqu'à 94 ans ! et tu auras une petite fille ! » C'est ainsi que le dialogue s'est établi. Je voulais lui dire à quel point sa vie était au centre de la mienne, ce dont il ne doutait pas je crois. Un matin, en esprit, je l'ai relevé d'entre les morts où il a dormi, avec ses camarades, croyant trouver asile pour la nuit dans une grange tranquille. Prisonnier de guerre en Allemagne, ce qui lui sauve la vie, il fête ses 26 ans avec de la bière allemande que ses geôliers lui offrent en douce. Quand il évoque ses prouesses culinaires avec le peu qu'il trouve pour nourrir sa compagnie et son bonheur de cuisiner pour un groupe, je le revois lors des tablées familiales, triomphant, avec son grand tablier blanc, faisant de la biscotterie, où j'ai grandi, un lieu de rencontres nourrissantes exceptionnelles. Évidemment, je suis très heureuse qu'on lise ce témoignage mais le monde de l'édition n'est pas facile à pénétrer. C'est un éditeur lorrain, EdHisto, spécialiste des récits de guerre, sans diffuseur autre que lui, qui a accepté le texte du combattant -sans refuser le dialogue- d'où ce « présenté par ».

D. Z. : *Avec La vie seconde (2014) tu nous offres là encore un récit poignant. Il concerne ta fille Cécile née handicapée et à qui tu t'adresses. Tu y évoques tout ce que tu as traversé pour qu'elle soit la plus épanouie possible, malgré une société brutale, indifférente, entravante, humiliante et absurde. Tout y rayonne d'amour et d'attention. Tout est traversé par l'intuition lumineuse de ta fille qui sent avec tellement de justesse les situations et les personnes. Comment s'est formé le désir d'écrire sur elle, pour elle et toi ? Quel déclic a permis l'éclosion de ce texte ?*

D. C. : Le déclic qui a permis cette écriture vient de Georges-Emmanuel Clancier, mon cher poète admiré. Je lui faisais part de telle ou telle anecdote concernant Cécile et il me disait : « il faut écrire cela ». Le « tu » du dialogue avec Cécile s'est imposé à partir des phrases ou expressions de l'enfant puis de l'adulte qu'elle est devenue, mises en titre des chapitres, par exemple lorsqu'elle dit : « oh Pardon ! » parce que

quelque chose tourne mal autour d'elle, dont elle n'est en rien responsable, ce qui me met en rage, comme si elle demandait que sa « différence » soit excusée. Ou bien ce conseil sur lequel je médite encore lorsque, à dix ans, elle dit tranquillement : « Il ne faut pas oublier d'être le meilleur ami de soi-même ! » Ou bien encore, suivant les campagnes électorales et fière de son droit de vote, elle nous confie : « L'avenir, ça m'intéresse. » Georges-Emmanuel s'intéressait lui aussi à l'avenir, et s'informait très fréquemment de la suite que je donnais à cet ensemble de petits chapitres. Il voulait voir ce livre publié. Je l'en remercie encore. Aujourd'hui, mon éditeur étant mort, j'aimerais que cet ouvrage soit l'objet d'une nouvelle édition, avec l'évocation de quelques autres moments dont Cécile nous a fait bénéficier. J'aimerais aussi que d'autres parents d'enfants « différents » gardent confiance en ce que la vie réserve de bon sur le chemin difficile que personne n'a choisi, et qui est ce qu'il est.

D. Z. : *Ton grand-père et ta fille, en prose, l'hommage à ta mère dans Debout dans la mémoire (2018) en vers. Comment ce choix s'est-il opéré ? Car dès le premier poème, le narratif s'impose et remonte le temps. « Elle boit la lumière au bord de la rivière, / la jeune fille oubliée par le temps, / elle sera ma mère mais ne le sait pas encore, » : un portrait de jeune fille que tu tisses à partir d'une photo, de récits ? Et d'emblée tu fixes à la fois une transmission d'intrépidité et d'angoisse en reliant diverses époques qui métamorphosent les jeunes filles intrépides en mères anxieuses : « elle traverse les eaux longues / du lent mouvement de ses bras, gagne l'île aux roseaux, / sans penser aux conseils de prudence / qui plus tard glisseront de ses lèvres. » L'audace et l'anxiété du côté maternel, le pressentiment très jeune que « la crainte qu'un état de plénitude tranquille est voué à une chute brutale » (p. 13 Des tranchées de 14 à la table des vivants) transmise par ton grand-père : Est-il sage d'en conclure que tes textes, en particulier tes recueils de poèmes traduisent en évocations et images ces héritages ?*

D. C. : Je suis bien embarrassée pour te répondre et vais tenter un éclaircissement. Pour mon grand-père, il s'agit d'un journal de route rédigé en 1914-15 ; la prose ne pouvait que convenir à ce tressage de phrases d'un passé ancien au présent que nous avons vécu. Son intérêt pour la poésie était d'ailleurs inexistant. Il a écrit pour survivre, et quand il a vécu, il a oublié son cahier.

Pour ma fille, j'ai voulu rendre hommage à sa philosophie de la vie, dans une langue claire qu'elle peut comprendre, faire entendre sa

déclaration « je suis contente de ma vie » alors qu'elle est entourée de difficultés. « La vie seconde », c'est « notre » livre dit-elle. Elle l'a dédicacé très fièrement avec moi en certaines circonstances, alors qu'elle n'arrive pas à écrire

Puisque j'en étais aux hommages, la personne de ma mère s'est imposée, avec son courage dans une vie difficile où pas un seul jour de vacances n'était permis. Les journaux, la presse constituaient à l'époque un véritable esclavage. La presse paraît tous les jours, sauf le 1^{er} mai ! Je pense très souvent à elle quand nous franchissons le pont sur l'Yonne dans son village natal. Elle nous en parlait ; c'était proche de ce pont qu'elle traversait la rivière. Tu disais « photo », c'est presque une photo en effet, une image forte. Mon oncle, son frère, confirmait cet exploit fréquent. « Quand notre mère me disait d'aller la chercher car elle n'était pas rentrée, je savais que je devais aller à la rivière. » Je n'ai jamais pu constater l'exploit ; la guerre, le travail, ses enfants, ont empli ses jours, loin de la rivière. Je ne sais ce que l'on peut conclure concernant l'écriture et les héritages que l'on reçoit. Le poème est jaillissement imprévisible, il est issu de ce que l'on est, de tout ce qui a été vécu, de ce que l'on porte en soi parfois sans le savoir.

D. Z. : *Les poèmes de ce recueil Debout dans la mémoire sont donc un récit en vers et en fragments. Le recueil s'est-il composé de lui-même, au fil du temps et de la mémoire ou l'as-tu recomposé après coup pour qu'il fasse recueil et qu'il trouve sa cohérence ? L'as-tu écrit en un temps très long ou très court ? Pour honorer ta mère, tu as choisi d'utiliser la troisième personne même si parfois tu introduis la première personne, surtout vers la fin du recueil. Pour quelle(s) raison(s) ?*

D. C. : Oui, le recueil s'est composé de lui-même, en pensant à ce qu'a été la vie de ma mère, « Jamais je n'ai vu / fléchir son courage / ni ne l'ai vue / renoncer / à pousser le jour / jusqu'à son faite... » en pensant à son sourire, à la force vive qu'elle a été pour toute la famille. Je voulais aussi lui rendre justice. Elle aurait mérité une vie meilleure. On ne parlera jamais assez des humbles qui, sans bruit, sont l'Histoire.

Il me semble que le temps de l'écriture n'a pas été très long, mais qu'appelle-t-on temps long, temps court ? La troisième personne est surtout employée quand il s'agit d'évoquer le temps où je n'étais pas, ce que j'ai pu apprendre d'elle ; le « je » apparaît quand je deviens témoin ou participant à son existence, et quand, bien au-delà de sa vie, je la sens présente en moi.

D. Z. : *Ce poème-récit est écrit très simplement, sans fioritures ni figures de style. Il relate les faits avec réalisme à partir de l'adolescence de ta mère jusqu'après sa mort. Comment pourrais-tu définir la poésie qu'il dégage ?*

D. C. : Je suis incapable de répondre à ta question mais il me semble qu'il y a bien des figures de style, sans les avoir précisément cherchées : ex : « la rivière roucoule... », p. 7, « l'odeur nourricière », p. 8, « cicatrice, ligne blanche de sa peur », p. 9, « la trame des jours », p. 10, « il sème au vent graines et larmes / comme autant de promesses fertiles », p. 13, « laisser fleurir ses années » p. 15, « sa vie lancée / en coup de dé » p. 16, « la neige de l'absence », p. 17...Mais les figures de style ne signifient pas forcément « poésie ». J'espère qu'il y a bien poésie, même si ce recueil est différent des autres, même si le récit semble dominer.

D. Z. : *Par petites touches pudiques, tu apparais dans ta fragilité, tu laisses deviner des blessures d'enfance et aussi ta personnalité qui, n'est-il pas vrai, s'épanouit par la connaissance, le savoir ? « De l'école / où je commence à exister / je rapporte des notes / qu'elle reçoit comme des cadeaux / que je me sais seule à offrir, / fière d'être unique / pour un instant. »*

D. C. : Bien sûr, la connaissance est source d'épanouissement mais à l'époque, je ne pensais pas à cela. J'étais juste soucieuse que ma mère soit fière de moi avec les bonnes notes que je rapportais de l'école, contrairement à mon frère, auquel ma mère était plus attentive, mais qui ne faisait rien à l'école. Il avait des problèmes de santé, ce qui le maintenait excessivement sous l'œil maternel ; je me sentais de ce fait moins aimée. Je sais aujourd'hui combien est préoccupante la santé d'un enfant pour une mère, et combien on peut donner l'impression aux autres enfants qu'on les aime moins. Ainsi, avec Cécile qui demande beaucoup de mes soins, j'ai fait part de mes préoccupations à Nicolas, son frère, qui, étonné même de ma question, m'a rassurée à ce sujet. Avec mes carnets de notes triomphants, j'étais certaine d'être la seule responsable de la joie que ma mère manifestait au sujet de l'école.

D. Z. : *On découvre aussi par ce recueil que tu t'es mise très jeune à écrire. Qu'as-tu ressenti quand ta mère a découvert ton carnet secret ?*

D. C. : Oui, je pense avoir commencé à écrire pour me consoler d'avoir perdu mon paradis, la biscotterie où j'ai été élevée jusqu'à mes 8-9 ans, avec l'immense jardin, le monde qui allait et venait dans ce lieu ouvert, les parents, les grands-parents, les employés, les amis nombreux, les chiens, les camionnettes. Le souvenir que j'en garde est celui d'une intense activité, d'une intense chaleur humaine – je ne parle pas de la chaleur des fours à pains, même si cela compte peut-être. J'écrivais de petites histoires avec des dessins sur des carnets pour combler ce terrible manque de présences. Nous étions désormais dans un magasin de presse-librairie, très exigu, et nous n'étions plus que quatre. Je m'explique mal ma réaction à la découverte de mes petits carnets par ma mère. Elle voulait m'encourager, mais pour moi, cela a été terrible. Je revois le lieu, l'instant de cette révélation, dans la cuisine-arrière-boutique, face à la porte qui donnait sur le magasin. Je suis restée sans voix, elle n'a rien su de ce tsunami intérieur. C'était comme l'intrusion dans un journal intime, alors qu'il s'agissait bien de fiction, mais on s'y révèle toujours bien sûr. À partir de ce moment, j'ai caché très soigneusement ce que j'écrivais. Il m'a fallu des dizaines d'années pour me débarrasser de cette façon de faire. Encore maintenant, malgré la présence de ceux qui me connaissent, dont je ne doute pas de l'affection ou de l'amitié, c'est comme un réflexe, je cache. C'est mon mari Jacques Corre qui a levé ce poids énorme. Il avait pu me lire, il m'a demandé de poster un manuscrit pour le prix Jean Follain, ce que j'ai fait à la date limite. Quand j'ai reçu l'annonce du prix, il était dans le coma, suite à un accident cardiovasculaire. J'ai mis très longtemps à lui faire comprendre, dans ce coma où il est demeuré une année, qu'il avait eu raison. Puis il est mort. Il m'a fallu ensuite rencontrer l'amitié d'un poète Richard Rognet, pour sortir à nouveau mes manuscrits des tiroirs.

D. Z. : *Dans les quelques recueils de toi auxquels j'ai eu accès (La nuit ne se tait pas, Obstinement l'enfance, Routes que rien n'efface, Ces ombres qui nous peuplent), j'ai ressenti une grande continuité de ton, de thèmes, d'équilibre entre l'intime et l'universel, l'ouverture au monde et à toutes les douleurs du monde. Mais j'aime particulièrement ta capacité à rester concrète par le choix de personnifications, métaphores et symbolisations dans un continuum de simplicité enchanteresse. J'ai l'impression que depuis quelques recueils tes images sont plus douces, que la souffrance n'a plus besoin de métaphores agressives et que tu apprivoises la joie avec plus de confiance, qu'en penses-tu ?*

D. C. : Merci pour cette observation concernant l'équilibre entre l'intime et l'universel qui me semble essentiel. Je suis tellement hantée par la précarité, par le temps qui passe trop vite, par le sentiment d'être peu de chose dans l'univers que je n'arrive pas à parler pour moi uniquement, même si ce que j'ai à vivre me concerne. L'évidence que nous nous ressemblons tous, que nous connaissons les mêmes joies, les mêmes attentes, les mêmes douleurs m'impose souvent les pronoms « nous » ou « on ».

Concernant le monde concret que tu évoques, j'ai l'impression d'utiliser les mots comme je le fais dans les activités manuelles que j'aime, on sculpte, on façonne. D'où l'importance de l'image de la main dans mes poèmes. Tu as raison en observant que les images sont plus douces dans mes recueils récents, même si le constat de douleurs est encore présent. Une amie parle à leur propos de « sagesse tragique ». Suis-je devenue plus sage, plus philosophe ? Je te répondrai par un poème que ta question a fait naître :

Laissons venir la nuit,
acceptons de l'accueillir
sans drame
en vieille amie
dont on a séché les larmes.

Rangeons
les fanions des luttes.

Parlons
de ceux qui se sont rassemblés
autour de la table
offrant leurs profils
à la joie des mots,
à la chaleur d'être
communauté improvisée,

à ce bond du cœur
qui flashe les visages
maintient dans l'ombre,
poings serrés,
les deuils incurables.

D. Z. : *Tu as eu la chance de beaucoup voyager. Tes recueils de façon discrète (mais n'est-ce pas ta façon singulière de nous offrir beauté et réflexion ?) évoquent tes voyages. Lequel te laisse l'impression la plus*

forte, par les paysages, les mœurs des personnes ou l'accueil qu'ils t'(vous) ont réservé ?

D. C. : Oui, j'ai eu la chance de beaucoup voyager. Mon mari, Jacques Corre, était un fou des espaces américains. La démesure était sa mesure. Le Nevada, L'Arizona, avec le désert de Monument Valley, imprègne toujours mon regard, ainsi que New York, ville immense à la vitalité fascinante. Le Québec, avec son accent savoureux, son accueil chaleureux, ses paysages d'été et d'hiver, est aussi inoubliable, d'autant plus qu'une année nous avons emmené une classe de 6^e afin de rencontrer ses correspondants. Nous étions dans le nord de Montréal, dans des familles d'origine italienne où l'on parlait trois langues – l'italien, l'anglais, le français – fabuleuse découverte pour nos petits élèves ! Ils allaient en classe le matin avec les petits Québécois, et découvraient le pays l'après-midi avec l'autocar jaune de l'école. Le Vietnam, avec ses sourires, ses traditions et sa vigueur de modernisation, est également une partie du monde qui rend intarissable. Mais l'impression la plus forte, puisque tu me le demandes, me vient du Mexique. C'était l'époque où le sous-commandant Marcos faisait beaucoup parler de lui et de la lutte zapatiste des paysans sans terres. Du site de Palenque, je n'ai pas rapporté une poupée folklorique mais un petit personnage en tissu et bois, le visage masqué, avec à ses côtés un fusil de balsa teinté de noir. On sentait les tensions, surtout dans le Chiapas. On est même passés innocemment entre deux monticules de sacs de sable avec fusils pointés qui en dépassaient. La misère y était grande, la corruption également, et c'est toujours ainsi malheureusement. Devant la cathédrale, chaque matin, après avoir dormi sous les arcades voisines, des hommes attendent qu'on les emploie, indiquant leur spécialité sur une petite pancarte tenue à la main. Au-delà de la splendeur des pyramides aztèques et des cités mayas, c'est surtout cette pauvreté qui nous arrêta. Paiement d'un droit de passage à l'entrée des ponts, fouille des voitures, avec la possibilité que la police y glisse un sachet de drogue... Que dire de l'attitude des enfants, aux beaux visages souriants, proposant des fruits et des noix de coco au long des routes, dont on nous mettait en garde, car on les disait prêts à se jeter sous les voitures pour bénéficier d'une pension à vie ? Terrible pensée !

D. Z. : *Dans La nuit ne se tait pas tu écris « Sous le travail des mains / le temps s'apaise, // respire doucement / entre les fibres / de papier ou de tissu ... » voilà pourquoi je voudrais te demander quand as-tu commencé à faire du travail sur soie, et quand as-tu commencé la gravure ? Ces*

activités, contrairement à l'écriture, ne se font-elles pas en groupes ? En dehors de la considération sur le travail manuel qui apaise, ne trouves-tu pas quelque bénéfice de convivialité dans ce dessein artistique, de même que dans la prise en charge régulière d'ateliers d'écriture ?

D. C. : Depuis toujours, j'aime travailler les matières, laine, papier, bois, plastique, verre, tissu, fibre de rotin... J'ai même créé un atelier d'élèves en peinture sur soie où j'ai eu la joie de constater que certains élèves, en difficulté, réussissaient à créer de la beauté, ce qui leur permettait de gagner une confiance en eux les faisant progresser dans les autres disciplines. Par leur réalisation en soie, ils gagnaient aussi l'estime des autres. Puis, de fil en aiguille peut-on dire (je n'évoque pas ici l'un de mes recueils de poèmes « Le fil et la trame », qui n'est pas un livre de couture, mais sans doute peut-on y voir un lien...) je suis arrivée à la gravure, passion qui résiste au temps dirait-on, mais c'est davantage le livre d'artiste, associant gravure et poème, qui m'intéresse. C'est le poème qui m'a conduite à la gravure.

Ces activités ne sont pas nécessairement des activités de groupe. J'ai ma propre presse dans l'atelier qui abritait autrefois le four à pain de mon grand-père. Les joies qu'on y goûte sont différentes : création plus approfondie quand on est seul, joie du partage et de la stimulation par le groupe.

En effet, l'atelier d'écriture relève du même processus. Équilibre entre abstrait et concret, entre vie solitaire et vie de groupe. À aucun moment, pour créer, on ne peut se passer du silence et de la solitude. On ne peut pas non plus se passer des autres dont souvent la présence nourrit le poème, avec qui ensuite on partage ce qui a été écrit. Quand enfin je me suis décidée à faire publier mes poèmes, à les faire lire à d'autres, comme tu le sais, j'ai réalisé que la publication était une étape de progression.

D. Z. : *Et enfin, à quels artistes et poètes te sens-tu redevable ? Quels sont ceux qui t'ont donné envie d'écrire ? Quels sont ceux qui pour toi sont des amis connus ou inconnus ?*

D. C. : Comme je te le disais, j'écrivais d'abord des historiettes avec illustrations sans savoir que la poésie allait me hanter ensuite constamment. J'ai découvert avidement les poètes au programme des collège et lycée, Lamartine, Hugo, surtout Musset, surtout Nerval, Rimbaud, Verlaine, Apollinaire, Éluard, René-Guy Cadou... et en même temps, Leopardi, en classe de seconde, qui par la musique de la poésie italienne me fit entendre avec acuité la musique de la poésie française. Je

dois beaucoup à la poésie italienne. Comme je dois beaucoup à Supervielle, à sa poésie simple et savante qui offre à son lecteur un espace immense, et des êtres que l'écriture crée, dont on assume la responsabilité avec joie et gravité. Puis j'ai aimé les poètes de la génération de la résistance, Max Pol Fouchet, Claude Roy, André Frénaud, Guillevic, Georges-Emmanuel Clancier... puis Robert Sabatier, Alexandre Voisard, Lionel Ray... et Richard Rognet.

Mon panthéon est véritablement occupé par deux poètes que je vénère, à qui je rends hommage dans *Voix venues de la terre* édité chez Jacques Brémond en 2005 et qui a reçu le prix des Jardins de Talcy :

Jules Supervielle hante ma page 23 :

Voix venue de la mer, d'un village sous les flots,
avec son peuple de pampa.

Des mains, des visages tourbillonnent dans l'air.
Toutes les billes du jeu sont lancées dans l'espace.
On se plie aux salves d'éclaircie.

Vague au chœur de l'édifice,
se retire,
laissant filet scintillant d'étoiles,
replié sous les dalles.

et Georges-Emmanuel Clancier, le grand ami, celui qu'un courrier de lectrice admirative m'a fait rencontrer, dont j'ai mis en forme avec lui son dernier recueil *Vive fut l'aventure*, et que j'ai pu accompagner jusqu'à sa mort en 2018, à 104 ans :

Voix venue de la terre
avec ses rois bergers,
troupe poussée à flanc de nuages
vers le cœur de l'énigme,
hissant drapeau de bonté tendre
ou de désespérance
quand l'homme s'oublie en l'homme,

fait nœud de vérité.

Voix essentielles,
taillant les brumes et les jours comptés,
pour les êtres qui nous hantent, de chair ou de papier,
silencieux ou tapageurs,
ensemble recueillis
au seuil de la parole... (p. 24).

Mais sans Richard Rognet, sans sa vigilance sans failles, sa clairvoyance, son amitié, comme je te le disais, mes poèmes seraient restés dans les tiroirs. Même les compliments et les encouragements prodigués par G.E. Clancier, que j'attribuais à l'affection, ne me donnaient pas davantage d'audace. Dans mon dernier livre de poèmes, je lui rends hommage :

Garde ton pas,
je ne peux soutenir ta lumière.

Attends que mes yeux s'habituent
à ta faiblesse irradiante,
à la trame d'espace qui te rattache au ciel.

Je tiens en laisse
les chiens fous de la joie,

pour qu'ils n'aillent pas
de leurs pattes
salir ton vêtement,
ni déchirer
le tissage précieux
de nos mots, de nos voix.

à Richard Rognet (p. 80)

Les amis poètes connus sont très nombreux, du moins je le crois. Si je me trompais, ce serait terrible. Cette passion de la poésie, je la partage avec mon mari Bernard Fournier. Chez nous, nous avons toute une bibliothèque réservée aux œuvres des amis ; la liste est longue, la bibliothèque est grande, j'éviterai donc de dresser une liste. Tous ont leur importance. Mes poèmes sont liés aux leurs.



Dominique ZINENBERG est née en 1953. Enseignante agrégée de Lettres modernes. Pendant de longues années, elle a écrit ou écrit encore pour diverses revues (*Friches*, *Le Nouvel Athanor*, *Francopolis*, *Voix*, *Diérèse*, *Poésie/Première*) aussi bien des poèmes que des textes critiques. Sa passion pour la littérature et les arts a toujours été au cœur de sa vie. Chercher, s'imprégner de beauté et de réflexion, c'est ce qui pour elle veut dire rester vivante et humaine. Derniers titres parus : *Carnet d'incertitudes*, éditions Unicité, 2022 ; *D'amour la fulgurance*, éditions Unicité, 2023 (Illustrations de Pierre Zinenberg) ; *Une année d'arbres et de fleurs*, éditions Encre vives, coll. « Encre blanches », mai 2024.

Béatrice Marchal

Danièle Corre,
Par-delà douleur et douceur d'être au monde

Bien loin en soi,
plus loin que soi,[...]
s'affirme la phrase [...]
« il faut partir » ?

En suivant maintes fois cet ordre de départ, Danièle Corre a poussé des portes, ouvert un « chemin », qui dessine, à travers son toute son œuvre, une géographie intime semée d'embûches – un parcours peuplé d'ombres, parfois transformé par les épreuves en « chemin d'épouvante », mais que la poète a toujours tenu à restituer dans sa totalité, sa valeur et sa beauté.



En toile de fond de l'univers de Danièle Corre, il y a l'enfance « où l'on voyait du monde / la face claire », enfance aux « joies drues » qui dansait parmi les « rires » et les merveilleux gâteaux d'un grand-père pâtissier – tout un passé familial, avec la biscotterie familiale, la maison, son escalier « plein de rires », ses « tables de vivants » où régnaient gaieté et tendresse.

Mais « l'enfance aux yeux clos », « insoucieuse / au-dessus des gouffres » n'avait pas imaginé que viendraient des « voleurs / de vie » aux visages traîtres ni tant de départs d'êtres chers, entre autres celui de la mère, restée, selon le titre du livre qui lui est dédié, *Debout dans la mémoire* après les jours d'*effroi* et d'*horreur* / du cancer et de la gangrène ; à la maladie et la mort, à la discorde s'ajoutèrent d'autres drames, cette douleur liée à « l'enfant demeuré enfant / malgré les ans passant » – douleur muette, qui taraude sans fin le ventre des mères « quand les enfants tardent / à éclore » ; ou encore cet incendie qui ravagea sa maison, affectant à jamais le feu d'une valeur négative et dévastatrice, générant l'image fondatrice de l'ennemi à combattre :

J'ai lutté contre le feu
sur des terres à vent.

Drapée d'eau et de cendre
j'ai cherché les sources où planter,
le pas,

le battement,
le souffle,
la fleur vivace
dans tout cœur incendié.

Les rêves démesurés « vomis dans les taillis », il fallut s'arrêter « sur les impasses en haut des marches », au-dessus du vide, le « cœur découronné », le corps « tout couturé d'écorchures », « tailladé » par les chagrins et rongé par « l'angoisse carnassière ». L'enfance démise de son socle, le désir de vivre engourdi, il devenait impossible d'habiter le présent désormais hanté par les voix disparues qui « toutes réclament juste oraison ».

La poète a désormais reconnu les embûches, telle cette marche qui manque sur le seuil et entraîne le déséquilibre, on s'assoit désormais « aux tables/de l'effroi », on marche sur un chemin entravé de ronces, de « rocs intimes », de « gouffres de colère », « où rien ne cicatrise » – où l'on pleure dans la nostalgie, « le zénith / enfui », tandis que « les ombres / qui nous peuplent / s'allongent /derrière nous ».

C'est à un véritable arrachement à soi-même qu'aboutit le désastre : il ne reste plus que « pièces de soi » « éparses », à moins d'« être à l'effilochée » « dans des bouts de sommeil / et des morceaux d'histoire / où rien n'est à reprendre » – dans la réalité intermittente et fragmentaire du rêve et du souvenir.

Danièle Corre, c'est cette sensibilité extrême à ce qui fut « promis/dans les confidences/du premier pas »,

Un sort jeté
à la naissance
en inexplicable
promesse.

Or cette promesse initiale a été trahie, notamment avec l'intrusion de la mort, et ce sentiment de trahison est vécu d'autant plus douloureusement qu'elle est dotée d'un « amour vorace/des êtres et des choses ». Aussi avancera-t-elle, le cœur irrémédiablement « criblé » par tout ce qui met à mal la vie en elle et autour d'elle.

C'est cependant l'enfance, l'empreinte qu'elle a laissée en elle, qui donne à Danièle Corre la force de réagir, de résister et d'accueillir la vie. Si la douleur l'identifie toujours à l'animal blessé, elle sait, comme lui, se souvenir « des douceurs anciennes », elle cherche « sur le chemin/de haute enfance » la lumière qui persiste.

L'enfance y demeure
à rêver dans la nuit
d'une humanité douce,
où la vie triomphe du chaos.

Aussi, malgré *le long chapelet des drames* qu'elle a vécus, la poète peut-elle écrire « Le présent est vaste et fertile ». « J'aime le jour », répète-t-elle avec ivresse, le jour « avec son visage de vivant » qu'elle célèbre ainsi que la « Joie d'être », infiniment précieuse. Et c'est là tout le prix d'une poésie qui unit de façon indissociable la grâce et la laideur de la vie et fait de celle-ci un tissu dont il ne faut pas oublier la « doublure étincelante ».

Danièle Corre, qui connaît l'ambivalence profonde des choses, refuse de toute sa force la résignation. « La sève des racines » lui a donné de voir la vie comme un mélange indissociable de bien et de mal, et de ne jamais la réduire, quels que soient les malheurs subis, à sa face sombre. Ce qui caractérise la poète, c'est le refus de la résignation, du consentement au malheur et partant, le parti de la résistance. Avec la conscience de porter en elle un passé qui la déborde :

monte aux lèvres, au cœur,
un passé qui n'est mien
qu'en partie,

elle se réclame du clan de ceux qui n'ont « jamais renoncé », affirme haut et fort son combat contre l'adversité à laquelle elle oppose inlassablement ses « gestes terrassiers » :

La mer
mêle son écume
à nos gestes terrassiers
pour que pousse
quelque rose
improbable.

Toujours elle restera accessible à

Cette douceur
qui nous rend à nous-mêmes,
[qui] n'a rien oublié

du sombre instinct de l'espèce,
ni des heures réconciliées,
ni de l'indéracinable espoir.

Il y a chez Danièle Corre un immense amour de la vie, qui rend sa révolte d'autant plus forte contre le malheur. Toujours elle refusera que « les peines du monde / vienn[ent] à bout de [ses] joies » – joies que lui permettront de révéler ses mots de poète : « On veut saisir / une torche de joie claire / pour ces temps de traverse ». Son essentielle priorité sera de combattre les assauts des ténèbres, quels qu'ils soient, en leur opposant la légèreté du « linge frais » qui sèche au grand air. Si la douleur l'identifie à l'animal blessé, elle sait, comme lui, se souvenir « des douceurs anciennes », elle cherche « sur le chemin/de haute enfance » la lumière qui persiste. De façon révélatrice revient le verbe « redresser », chez une poète soucieuse de porter secours à tout ce qui gît au sol, abattu et sans force – réaction de qui ne se résigne pas devant l'oubli, la mort, avec l'aide des mots qui « redresse[nt] dans l'ombre / les silhouettes englouties ». Ce faisant, elle obéit à « une exigence » qu'elle incarne, qui la définit en propre – elle qui tente d'« approcher / [s]on ossature / en toute forme verticale ».

Car c'est à la poésie que Danièle Corre demande le secours d'adoucir, si difficile, voire impossible à mesurer, le dommage initial : la mort demeure, autant que la fidélité au souvenir des disparus – une photo *et tout revient, tous ceux qui sanglotent en moi/ à perdre haleine...* –, alors

Demander au poème
de calmer la blessure,
[de cicatriser]
« la béance en soi »,
lui demander
encore une fois
d'être de lieu de répit
où il redonne souffle et vie.

L'écriture entre ici en jeu : si les mots ont un pouvoir *a priori* trop faible « pour panser / l'étendue à vif », s'ils peuvent aussi s'avérer importuns, cause d'insomnies fréquentes, il n'en faut pas moins chercher « les mots de survivance », capables de « lave[r] les suies » et de redécouvrir « la douceur de vivre », sans toutefois omettre de « dire / ce qui a conduit là », non pas par vengeance – « Les mots ne veulent pas être / pierres crachées, ni coups de fouet / giflant les maléfices » – mais juste « pour durer » car ces mots conduisent « au chant profond / qui irrigue » nos désirs enfuis parmi le bruit médiatique. Cette quête implique un rapport adéquat au langage, qui fuit le bavardage, prodigue du temps en pure perte ; s'il exclut un activisme stérile, il n'en passe pas moins par des « gestes » de ménagère soucieuse de « les faire briller », avec un

amour joyeux ; « le cœur brillant » de la parole coïncidera avec la découverte du « lieu » cherché – lieu de douceur, dépourvu d’ombres, où ne reste, pour la fête, que ce qui lie les êtres entre eux.

Pour que la « femme de basalte » recouvre l’intégrité de son être, devait encore y participer la puissance d’un amour – *ton visage, / oasis / où boire l’éternité* – ; l’homme aimé crée *une île / de douceur* capable à la fois de ramener le passé heureux, de mettre hors d’atteinte en faisant, parfois, oublier *l’insupportable visage de la mort* : « la vie surgit / fleur coquelicot / dépliant l’espace / des surprises ». Voici qu’à présent les monstres liés au passé deviennent inoffensifs ; les cris, toujours mêlés au feu, ont « fait alliance » « avec la rivière » et la terre où ils s’enfoncent : il est désormais possible d’écouter « les anciennes sources », « pieds nus/dans la merveille / de vivre ». La réalité naguère « racornie » et menacée par l’enfermement peut à nouveau s’épanouir dans « le sourire de l’instant » et la femme morcelée peut « vivre dans le plein / de son corps / dans son poids d’être / au monde où la joie / panse les douleurs ». « C’est maintenant le temps de l’enfance sur son socle », « le temps du souffle à reprendre » après une navigation périlleuse, une « intense traversée » que « les cartes avaient prédit[es] » dès l’enfance. Aujourd’hui que sont dépassées « les terres calcinées », aujourd’hui qu’Ulysse fait revivre celle-là même qui l’avait sauvé du naufrage, peut se poursuivre le voyage, avec une nécessaire « escorte de visages », « aux bons sourires », d’amis fraternels, comme Richard Rognet dont les vers, placés en exergue, résonnent en écho complice. « Le fleuve nous porte / vers d’autres rives » où reste à découvrir mille richesses, visages et joies.

On ne saurait pourtant en conclure à une idéalisation trompeuse. Danièle Corre a trop conscience de l’ambivalence profonde de la vie : « Sais-tu que rien ne préserve/ni de la mort ni de la joie ? »

Avec le thème de l’équilibre est évité l’écueil de tomber dans un excès de désespoir ou de bonheur : en nous « s’équilibre / la balance des jours meurtris, / des joies sauvées, des mains tenues, // lâchées ». Équilibre toujours menacé par le nombre des épreuves :

Tant de sang,
tant de larmes oubliées
courent vers le fleuve
qu’on ne sait plus où poser
le paquet des joies à sauver.

Équilibre si fragile qu’il fait de la poète une funambule, soucieuse « du pas à placer juste », avec, pour balancier, le regard de l’être aimé :

Je marche sur le fil
que tu tiens
sans le savoir
au-dessus des gouffres.

Équilibre enfin qui s'acquiert par l'attitude active de la poète, elle qui se reconnaît d'une lignée

qui manie l'outil,
déleste l'esprit
et ne désespère pas.

Sa réaction contre le désespoir passe ainsi par toute forme d'action manuelle :

Jamais
les mains ne se résignent,

ajustent, attachent
les pans du jour
désaccordés.

Mains tranquilles « qui savent œuvrer », mains sereines, capables de « dresser l'abri / de la tendresse », « joie des mains » qui aiment coudre, c'est-à-dire joindre ce qui était séparé, rassembler en un seul le tissu composite d'une toile ou de la vie – « coudre le présent » maussade « au tissu d'enfance constellé ». Mais aussi « Joie des mains / qui gravent le cuivre / ou tracent / à la cire chaude / des lettres translucides », puisqu'elle s'adonne, avec une certaine jubilation, à la gravure en taille douce, à l'écriture de poèmes au pinceau sur tissu de soie et à la confection de petits livres d'artiste.

Face au malheur, la poète affirme encore que la vie est aussi renouvellement des êtres, que si les uns meurent, « d'autres êtres sont là // pour dire / d'arpenter encore / les territoires confiants / que la lumière traverse ».

Ainsi la notion d'équilibre aboutit-elle là encore à une sagesse de philosophe, puisque :

Tout est certitude passante,
vie fragile, jour à peine vécu et déjà
aboli

essayons de vivre « en hôte ébloui / qui n'ignore rien / de nos misères ».



D'emblée s'est dessiné dans la poésie de Danièle Corre un chemin menant à des fleuves aux rives plus ou moins dangereuses, des îlots où elle cherchait à se recréer ; dans cette longue « quête » « avide », la poète s'est munie des mots, ceux-là mêmes dont « les cartes disaient aussi/que nous ferions feu » pour une extraordinaire odyssée, ponctuée de voyages en des terres lointaines, au Canada, en Amérique, au Vietnam – voyages prodigues d'inoubliables « images / clouées en soi », reliant les êtres et les lieux, toutes merveilles confondues, par un « tressage des lettres, tressage des eaux ». Voyages pourvoyeurs de haltes bénéfiques – « la halte des fleurs » –, faite de « bouquets / de sourire », « de bienfaits » où les mots de la poète aménagent des huttes pour séjourner en paix et amitié avec des « cœurs sans artifices ».

Ainsi est devenue peu à peu intelligible l'énigme d'une pareille odyssée :

je suis venue de loin,
ouvrir le seuil, extraire
le sens du départ .

Car, sur ce chemin tout autour de la terre comme de sa vie, il ne s'agit pas d'autre chose que d'« être » – « être là », sans agitation inutile, juste « pour voir » la couleur de chaque heure, dans sa nuance propre. Dans ces « parcelles d'identité » que sont les lettres qui composent les mots, Danièle Corre se cherche elle-même, consciente du danger encouru puisqu'écrire place devant une infinie « blessure / qu'on regarde en face / à ses risques et périls » : « Où nous conduit/ la barque [...] Vers quelle immensité / [...] ».

Si la poète s'est souvent sentie perdue sur ce chemin semé de « porte... / refermée / sans appel », de « rideaux de brume » occultant le paysage à sa vue ; si le travail des mots s'est avéré difficile, toujours menacé par des « fanfreluches/ de discours » compromettant la vérité autant que la liberté, elle n'en finit pas moins par constater qu'en enfilant les beaux instants « comme les perles d'un collier », en cousant elle-même « un présent de broderies », elle pare, à son insu, notre vie d'un « grain d'éternité » : devant « la maison du temps » élargie, elle « s'étonne d'une force / venue de plus loin que soi ».

En refusant de laisser le malheur et la tristesse lui boucher de nouveaux horizons, en affirmant que « Seul compte, /au promontoire de l'attente, / le frémissement du guet », Danièle Corre, entre plainte et inquiétude, entre confiance et espoir, nous invite à croire l'entreprise

possible, elle qui parvient à percevoir, aux moments de partage, « l'infini chemin » qui nous traverse, gratifiée « [du] bonheur fou/d'avoir perçu/son foudroiement ».



Béatrice MARCHAL est poète et critique. Elle a travaillé sur la poète Cécile Sauvage (1883-1927), mère du compositeur Olivier Messiaen ; consacré un essai critique au poète Richard Rognet et une présentation du peintre Christian Gardair.

Parmi ses ouvrages de poésie récents, aux éd. L'herbe qui tremble *Un jour enfin l'accès* (Prix Louise Labé 2019), *Derrière attendait l'espace* (2021), *Salomé, ma salamandre* (2024) et aux éd. Al Manar, *Gardé vivant* (2022), *Feuilles de sève et de sang* (2024).

Elle a été présidente de Cercle Aliénor, cercle d'esthétique et de poésie de janvier 2013 à janvier 2023.

Note : cet article se fonde sur six livres de Danièle Corre, auxquels sont empruntées les citations, *Routes que rien n'efface* (2012), *La nuit ne se tait pas* (2013), *Lorsque la parole s'étonne* (2016), *Debout dans la mémoire* (2018), *Le fil et la trame* suivi de *Par quels secrets passages* (2020), *Ces ombres qui nous peuplent* (2023).

Jean-Louis Bernard

Danièle Corre en poésie :
Résistance, vigilance, partage

À quoi reconnaît-on une œuvre marquante ? Aux ralentissements et détours qu'elle impose. Parce qu'avant tout la poésie de Danièle Corre est une poésie intelligible, claire, qui parle immédiatement au lecteur, on pourrait en déduire hâtivement qu'elle est simple. Rien n'est moins vrai. Dans les années 60, l'une des plus importantes conférences de Paul Ricœur à la Sorbonne avait pour titre « Questionner le réel ». Or, l'œuvre de Danièle Corre est un authentique questionnement du réel (qui bien sûr n'a rien à voir avec la réalité). Le réel procède d'un manque, d'une blessure : il participe de notre vision globale du chaos, il est une alchimie où se mêlent la violence des faits et le sacré des choses (pour reprendre les deux termes dont parle René Girard). Questionner alors, pour la poète, n'est pas chercher où, quand, comment, et encore pourquoi. C'est essayer de débusquer, dans ce réel, l'invisible et l'indicible, en même temps qu'elle traque l'irréel dans les apparences. Elle peut donc accepter cette violence et ce sacré en leur alternance (ce qu'on pourrait appeler ici la « douleur-douceur », mots qui reviendront ultérieurement). Mais cette acceptation est tout sauf passive : elle passe d'abord par une volonté exacerbée de célébrer le « bel aujourd'hui » cher à Mallarmé, et donc par une confiance inébranlable dans les mots, leur fragilité et leur résilience, dans le poème guérisseur (« Ne ramenez pas en laisse / les mots échappés du corral¹ »).

Les mots entre présence et absence

C'est vrai : Danièle Corre aime les mots d'un amour viscéral, en tant que moteurs du langage bien sûr, mais surtout en tant que messagers de vie (« Couvrez-moi du manteau/des mots/avant que mon corps se creuse / de caresses défuntes² »). Elle choisit donc non les plus forts ou les plus justes, mais les plus denses, débarrassés de toute scorie. Elle ne les convoque ni ne les assigne, mais leur fait simplement place en tant que témoins du monde. Et les mots ainsi écrits ont une utilité majeure : ils préservent le silence. Ils jouent à armes égales avec les intervalles qui les séparent. Et peu à peu ils retrouvent leur genèse, reviennent à leurs

¹ *Obstinément l'enfance*, p. 30.

² *Ibid.*, p. 68.

territoires primordiaux, ceux du souvenir et de l'appartenance. Pour cela, ils auront été caressés, malaxés, mis en bouche, sans pour autant devenir nos maîtres, leur omnipotence risquant de les figer en litanies rituelles. Car la confiance dans les mots n'empêche pas la conscience de leur trahison potentielle. La poète va alors plutôt chercher à les convertir en douceur à... à quoi au juste ? Peut-être à la découverte de l'indicible, en tous cas à la révélation que le poème qu'ils composent est seul capable de prendre le temps comme il vient, réconciliant les contraires. Jusqu'à ce que leur usure même, par le son et le souffle qui jaillissent de leur trame ajourée, redonne vie au sens.

Ainsi pourra demeurer la soif. Une soif revigorante et non dévorante qui accueille toute source en cadeau et non comme un dû. Une soif étanchée sur le seuil, ce seuil dont la poète célèbre la revanche au fil des ouvrages, ce seuil en résonance avec le monde au-delà de toute vicissitude (« Au seuil de la porte / veille ce qui célèbre³ »).

Au bord de ce seuil, Danièle Corre nous livre une poésie d'embrassement, d'universalité. Parce que les mots chez elle, pèsent le poids de ce qu'ils disent, mais aussi de ce qu'ils pourraient dire. Cela, par un apparent paradoxe, les allège d'autant : leur fulgurance nous offre une clé pour ouvrir les mondes scellés. Et cet infini précipité des mots réactive les pouvoirs de la poésie à sa source même : « Les mots frappent/aux parois de la nuit⁴ ». La poète tient parole (aux deux sens du terme) pour que les mots n'échappent pas.

La poésie de Danièle Corre est donc, on l'aura compris, résistance. Une résistance à la fois douce et inflexible, non par une virulence des termes souvent aveu d'impuissance, mais par le détour et le déplacement. Cela donne une relation à l'espace très personnelle : son œuvre a une capacité peu commune à ouvrir un lieu (intérieur et extérieur) propice à l'« habitation poétique du monde » dont parle Hölderlin. Les mots du poème, s'unissant à ce lieu-territoire, se déplient dans un espace qui devient corps habitable. Ce n'est donc pas un hasard si le seuil (dont nous parlions plus haut) est sans cesse interrogé, puisque sa traversée permet de réintérieuriser le(s) lieu(x), de le(s) transformer en présence.

Pour cela, il faut demeurer à l'écoute des signes (que la poète distribue pour démasquer le sens : « le poème est une hésitation prolongée entre le son et le sens » disait Valéry), des silences (ceux qui libèrent le secret, ceux qui sont langue du dernier recours) et des gestes (« gestes terrassiers⁵ » dit-elle, et on pense évidemment aux « mots du manoeuvre » de Thierry Metz).

³ *Ibid.*, p. 11

⁴ *Le fil et la trame*, p. 20.

⁵ *Ibid.*, p. 13.

Entre présence et absence, Danièle Corre veille. Et donc accueille. L'instant qui passe et dure, l'enfance qui se rappelle au souvenir. Pour une écriture qui, s'attachant au moindre écho, à la moindre vibration, se fait porte des murmures, une écriture porteuse d'une intimité translucide (et pourquoi pas, trans-lucide, au-delà de la lucidité) jusqu'à l'évidence ultime de la parole. Oui, sa poésie est une plaque sensible : elle n'existe que par sa disponibilité aux formes, aux éléments, aux êtres qui l'entourent, disponibilité tout sauf envahissante. Et par cette douceur qui souffle tiède à nos visages, transmuant sans les abolir les douleurs et les chagrins, cette douceur qui « n'a rien oublié / du sombre instinct de l'espèce⁶ ».

Le temps qui passe et dure

Ainsi cette poésie scande-t-elle le passage du temps à travers traces et mémoire. Les traces donnent un nom à l'illisible du monde, signes concrets déposés à même la mémoire et l'oubli. La mémoire, quant à elle, se présente ici sous la forme d'un feuilleté d'innombrables couches de passés entrelacées. Le souvenir remémoré, revisité, s'enrichit sur la durée, jusqu'à devenir bien plus riche que l'instant autrefois présent (« j'ai tant de souvenirs / que je m'écorche à leur hâte de parler⁷ »). Mais qu'y a-t-il entre ces strates de mémoire qui nous constituent ? Et donc, quel est, in fine, le rapport entre l'écriture et l'oubli ? Peut-être faut-il s'abandonner à l'oubli pour que puissent surgir les réminiscences. Peut-être que seul l'oubli conserve sauf le souvenir. Dans le même poème est écrit ceci : « Traits de cendre / que des mains effacent/nous reconnaissons / ces anciennes tendresses ». Ainsi l'oubli permet d'aller à l'essentiel de ce qui dure. On sculpte, on élague, jusqu'à parvenir au silex originel. L'écriture de Danièle Corre n'est donc absolument pas ascétique : elle est simplement d'une pure densité. Le resserrement du souvenir est ici lié à la recherche de la parole de nos origines. Ainsi, nous dit la poète, toute mémoire est un oubli nécessaire (« les routes nouvelles / sont drainées d'oubli⁸ »).

Et le temps donc ? Passe-t-il ou dure-t-il ici ? Il s'étire en longueur et largeur. La poète arpente inlassablement la zone floue et improbable entre conscience aiguë de l'instant et total abandon au passé. Sans doute ce dialogue avec le temps ne peut-il s'instaurer (et se poursuivre) qu'en

⁶ *Ibid.*, p. 32

⁷ *Lorsque la parole s'étonne*, p. 44.

⁸ *Ces ombres qui nous peuplent*, p. 43.

solitude. Mais par là même, parce que le temps est balafre, nous pouvons demeurer fidèle au vivant, célébrer (et partager) ses infimes splendeurs. Danièle Corre donne ainsi au temps le temps de s'énoncer. Du coup, le passé, méprisé par le rythme infernal de notre époque, reprend toute son importance. Mais en même temps, ce passé se dérobe (« un passé qui n'est mien / qu'en partie⁹ » : le temps fuit par en dessous. Nous sommes ici en deçà de la nostalgie, là où l'idée de temps fait écran à la durée, comme le langage, disait Bergson, fait écran à la perception. L'éternité pourrait alors être entendue, non au sens de la durée, mais à celui de l'intemporalité. Au fond, la parole de Danièle Corre, par son attention à la vie des éléments, par sa porosité au monde, ne vise finalement, peut-être, qu'à une mesure inédite du temps.

À la fois élan et lucidité

Danièle Corre aime les mots, nous l'avons dit. Et ils le lui rendent bien : sous sa plume, le poème devient harmonie entre le langage et la perception du réel. Et se fait subtilement jour quelque chose qu'on pourrait qualifier, sans craindre l'oxymore, de « distance emphatique ». Ni bonheurs trop exubérants, ni désespoirs trop lourds, mais une recherche de la cohabitation pérenne entre la perte et la joie, entre l'évidence et l'énigme. Dans cette distanciation-là demeure en permanence un voilement-dévoilement et donc une fusion, cette fusion qui seule permet la rencontre. Et c'est ce mouvement simultané de distanciation et d'imprégnation, ce mouvement né du jaillissement héraclitéen des contraires qui donne à la poésie de Danièle Corre sa singularité. La lucidité de la poète n'entame ainsi en rien la tendresse qu'elle possède pour nos errances, nos erreurs, nos promesses enfreintes (« Nous sommes là pourtant / dans la cage de nos os / à vous tendre la main¹⁰ »). Et si « l'autre rive / a des chants inatteignables¹¹ », il s'agit bien moins d'un regret que de la conscience aiguë de l'inanité de tout but, de la seule importance de la route.

Sur cette route se dressent les phrases de Danièle Corre, telles des offrandes telluriques, pieds ancrés dans le terreau des consentements, cœur aux aguets du signe, en une écriture toute de tension et de discrétion mêlées, au plus près des sensations, du ressenti intime devant le vivant autant que dans la pensée, confortant chez la poète le désir de sauver par

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Comme si jamais personne*, p. 72.

¹¹ *Ce sourire que le jour retient*, p. 19.

la parole ce qui va se perdre : alors seulement les choses deviendront porteuses de mémoire, dans une manière d'ultime défi à la mort. Acceptation et quête peuvent chevaucher de conserve, nous dit-elle, c'est même là sans doute le chemin. Mais en ce chemin, demeurons perpétuellement guetteurs en vigilance (« Il est des déchirements / qui n'en finissent pas / de creuser des abîmes¹² »). Soyons en somme à la fois élan et lucidité. Ainsi les pierres qui nous ont écorchés se mueront-elles en cailloux sauveurs dans la forêt profonde, consolidant le chemin poétique. La seule nostalgie qui vaille sera alors celle du présent par la célébration des riens qui font de la vie un tout.

Danièle Corre accomplit ainsi un travail d'alchimiste, mêlant douleur (face au perdu, à l'absence) et douceur (devant la simple présence des choses) si intimement que ne demeure, après lecture, que cette fausse simplicité qui entraîne une réflexion dépassant les limites du poème :

Chemins clairs
qui n'en finissent pas
de nous attendre¹³ »

Un grand chien fidèle hurle quelque part
la patte prise entre deux pans de mémoire¹⁴ ».

L'obscur, chemin vers la lumière

Cette fausse simplicité, qui fait de chaque image une maison pour le regard (Danièle Corre fait de l'image un cordon fragile et décousu relié à un réel fugitif), donne aux oiseaux, aux arbres, aux fleuves... le pouvoir de transformer l'espace en temps sédimenté. Ce temps dont la poète n'est ni le maître, ni l'esclave. Chez elle, le temps poétique n'est évidemment pas chronologique, mais cyclique, et surtout sa poésie l'envisage comme une construction de mouvements. Temps bachelardien, c'est-à-dire vertical, constitué de temps superposés. Temps qui avance par éclairs et temps (faussement dits) morts, refusant le principe bergsonien de continuité. Et ce qui se trouve sous le regard de la poète (et le regard lui-même...) s'en trouve, du coup, transfiguré. Jouant sur une transmutation des êtres et des choses, elle les fait changer de substance, réappropriation opaque du souvenir. Ces souvenirs d'enfance, bouclier (fragile et

¹² *Routes que rien n'efface*, p. 53.

¹³ *La nuit ne se tait pas*, p. 14.

¹⁴ *D'un pays sous l'écorce*, p. 28.

essentiel) contre la fuite du temps (« le monstre qui déjà nous dévore¹⁵ »), fondement de cette force de vie qu'elle nous transmet en ses poèmes, nous enseignant, non pas à nier la douleur et l'angoisse (ce qui les exacerbe) ni à s'y résigner (ce qui les éternise) mais à nous appuyer contre elles jusqu'à ce qu'elles cèdent, poison violent qui, à juste dose, guérit. Les réminiscences de violence et de cendres parviennent ainsi à s'incorporer délicatement à la paix qui s'installe, à être en quelque sorte son levain.

Faisons de l'obscur un révélateur de la lumière, nous dit-elle. Car tout est réel dans l'obscur qui devient un temps abstrait où l'on voyage, à la fois miroir et trou noir. Et son combat n'est pas inégal : en elle gît la lueur, parfois vacillante sous les bourrasques, mais jamais soufflée, à l'instar de la chandelle des tableaux de Georges de la Tour, jamais si claire qu'au bord du noir absolu. L'obscurité, repoussée sinon vaincue, finira par adouber la poète (comme l'Ange le fit avec Jacob), par lui donner accès à la clarté, marchepied pour un autre territoire. Et donc, si Danièle Corre ne craint pas de convoquer ainsi les ombres, c'est qu'elle sait que seul le poème pourra les trouver pour que puisse passer la mémoire et en conséquence les rendre inoffensives.

Et veillons avant tout, insiste-t-elle, à ce que les routes ne se confondent pas avec les déroutes. Pour cela, il suffit d'avoir conscience du tragique inhérent à l'aventure humaine (qui n'a rien à voir avec le drame). La poésie est alors là pour nous aider à retrouver le lieu essentiel de ce tragique et donc la possibilité d'une parole universelle qui permettra à son tour à la fois de parachever et de transfigurer la tragédie du monde. Ainsi la voix de la poète nous permet-elle d'appréhender un temps dilaté qui rende possible la cohabitation de la perte et de la joie dont nous parlions plus haut. La perte devient alors fondatrice, car elle est (la poète nous l'indique) ce qui nous aide le mieux à nous souvenir. Quant à la joie chez Danièle Corre (il ne s'agit pas ici d'allégresse), est-elle celle de Pascal à la fin de la nuit ou celle de Montaigne à la pointe du jour ? Les deux sans doute. L'important, nous dit-elle, est de reconduire sans se lasser « le pacte tranquille des vieilles cités¹⁶ » et pour cela, de saisir la vie à la saignée de l'instant, sans jamais oublier les chagrins, terreau du chemin à venir (« se souvenir du temps/cadenassé/où le mot/criaît sous son bâillon¹⁷ »). Danièle Corre, archéologue du présent, ne creuse pas, et donc ne court pas le risque de tout détruire. Elle passe son pinceau, enlève lentement la poussière, souffle sur les grains, jusqu'à ce qu'apparaisse enfin, intact, l'essentiel : la parole fondatrice.

¹⁵ *Comme si jamais personne*, p. 22.

¹⁶ *Le fil et la trame*, p. 53.

¹⁷ *Ces ombres qui nous peuplent*, p. 64.

Une parole arrachée à l'indéchiffrable

Ainsi va Danièle Corre, poète diurne plus que solaire, regard porté vers l'avant et en même temps mue par la conscience frémissante de la fugacité des choses. Sa parole, arrachée à l'indéchiffrable, est d'anamnèse et d'arpentage, parfois âpre et couturée de cicatrices, de celles qui peut-être auront évacué le trop-plein de sang qui empêchait la transmission de la sérénité. Elle est aussi de sourire, le sourire de ceux qui ont tout appris et rien oublié que le superflu. Elle est de confiance, même envers le cauchemar et les ombres (« Les monstres de la nuit/tendent leur échine/pour une caresse/qui ne les oublie pas/dans le travail des mains/à façonner le jour¹⁸ »). Vrillante et veillante, fragile et inébranlable, telle est en liberté sa poésie. Une poésie qui sait mieux que tout autre que, du chemin de clarté, l'ombre est la genèse. Une poésie qui fait route avec en son trousseau trois mots-clés : résistance, vigilance, partage.

Lorsqu'on lit Danièle Corre, on comprend qu'en même temps elle se révèle et se cache en ses lignes : jeu du voilé-dévoilé (dont nous parlions plus haut) qui institue l'avènement de la vérité poétique. Ce jeu nécessite à la fois d'accepter la souveraineté du langage et le « savoir-écouter » qui n'est pas la conséquence du dialogue, mais sa présupposition, ce qui rend cette poésie à la fois intemporelle et totalement en symbiose avec l'instant.

Et voici ce qui est le plus difficile en poésie : tenir ce chemin, car il est bien plus étroit qu'on ne le pense. Il s'agit de la persévérance à suivre une voie (voix) personnelle qui seule peut transformer en enrichissement les impasses éventuelles et permettre de bâtir son chemin poétique, pierre après pierre.

Ainsi Danièle Corre, à l'instar des compagnons du Moyen Âge, plus qu'une œuvre, construit patiemment un œuvre, pérennisant l'exigence qui est sienne, d'une poésie sans concession et cependant si humaine.

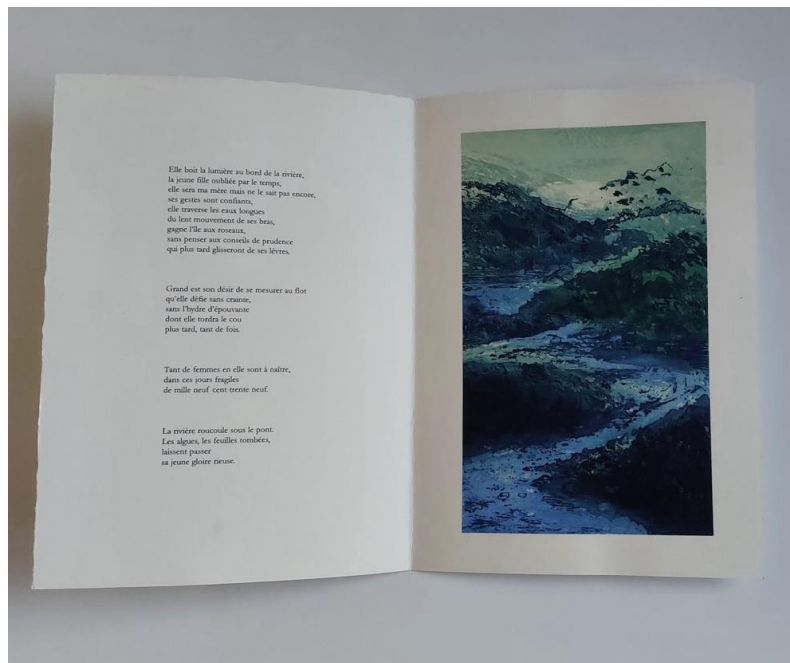


¹⁸ *Routes que rien n'efface*, p. 65.

Jean-Louis BERNARD est né à Biarritz en 1947, il est retraité de la fonction publique territoriale et vit à Grenoble depuis 1975. Il écrit dans nombre de revues des articles et des recensions ; il est membre du Jury du Prix Simone-de-Carfort ; Prix des lecteurs des Journées de poésie de Rodez et Grand Prix des écrivains méditerranéens (2004) Prix de la ville de Béziers (2009), derniers titres : *Sève noire pour voix blanches* (Alcyone 2021), *Au précaire du seuil* (Le loup bleu, 2023).

Danièle Corre

Inédits



poème de Danièle Corre, gravure d'Hélène Baumel

Dans des taillis de givre,
on regarde passer
les battues.
On ne se reconnaît pas
dans l'être
que l'on cherche.

Arrêt sur image,
les ombres gardiennes
se figent.

Pesant apprêt
pour les feux follets,
les lucioles, les farfadets,
qui agitaient l'air
de leurs surprises.

Maigreur du silence.

Ici demeure
la caresse des jours
près du poêle à bois
qui veille sur la couvée
des siècles près des chambres
d'enfants.

On a redit
l'histoire de ce vaillant,
combattant de la grande armée
dont nous sommes la lignée,
et celles d'autres rescapés,
tranchées et traquenards,
toques de chefs et tabliers blancs,
marmites où mijota
quelque potion magique
pour être ici cette nuit,

tendrement unis,
toutes peines consumées.

La ville perd
son chant
de fraternité heureuse
dans des tourbillons
de trottinettes, de bicyclettes,
de voitures, d'invectives.

Son grand corps
souffre
des malheurs
de la terre
et crie.

Nul ne peut
lui boucher les oreilles.
Nul ne parvient
à éteindre
les foyers de querelles,
ni à éteindre
les rues sanglotantes
trahies.

Sur les différents paliers de mon nom
paraissent des êtres divers,
qui font foule sur le tarmac,
certains s'éclipsent,
d'autres s'approchent,
je regarde
ceux qui semblent s'attarder

sans faire le compte
des vides en moi
qui creusent leur poids,
qu'allègent
nombreuses présences aériennes,
soustraction ou addition, je n'ai jamais su.

Je serre très fort
le fil qui me lie
à mes métamorphoses.

Sur cette terre aveugle
où le poing parle d'abord
sans reconnaître sa déraison,
on façonna le monde,

sans soupçonner que s'élèveront
des tours, des châteaux, des cathédrales,
des œuvres de l'esprit
sorties de leur gangue
comme autant de chemins
vers un ciel

sommé de rompre son silence,
de veiller aux égarés, aux insensés
qui ont voulu
faire souche.

Je vois encore
ma joie
sautiller autour de vous,
recueillir vos mots,
mes mains dressées
en coupe receleuse,
nous allions
du cerisier en fleurs
au cœur de l'enfance
jusqu'aux cimes où il ne neige plus,
sous des cieux poudrés
de connaissances.

Jadis, j'habitais
la haute tour
d'une forteresse.
C'était le temps
des chansons du Valois,
on descendait alors de partout
sur les pelouses.

Gérard de Nerval déliait
les dentelles de Sylvie,
les fêtes de l'arc processionnaient,
on portait les trophées et les coupes
sur des pavois de rubans bleus,
les fleurs étaient fraîches,

les portes du bal de Loisy
se fermaient sur des larmes
qu'on séchait à l'ombre de l'église.

Un cantique oublié
caresse les ogives
de la petite église
où il pleut.

L'orgue rengorge
ses notes,
plie ses partitions.

Il faut restaurer
les pierres et les hommes
et les jours de labeur
qui les faisaient chanter.

Il y a toujours une issue
dis-tu dans ta sagesse
d'enfant lésé
par le sort,
toi que la vie ordinaire
malmène,
tu vois au-delà des lisières
des passages secrets
vers on ne sait quel ailleurs,
sans confier
le sésame,
tu vas,
nous te suivons.

Après un soir de spectacle
où le carnaval de Venise
jouait de ses masques,
alors que la nuit tarde,
je retrouve le livre du voyage.
« Sais-tu si nous sommes encore
loin de la mer ? » murmurait
Claude Roy à mon oreille
dans une simple barque
quand le chemin d'eau s'ouvrait
sur le grand canal.

Vigueur de la vague,
vigueur de l'instant
que le livre a gardé
dans ses pages
avec ses éclaboussures
d'écriture :
« Ils ont vécu et aimé
et ri et s'en sont allés. »
Message de Joyce en exergue
traduit d'une main sûre
dont la graphie me saute au cœur,
main-guide
dans le labyrinthe
des venelles et des ponts,
main des merveilles magiciennes,
main des abandons
sur un drap d'hôpital.

Celui qui a lu
le livre annoté
vient doucement
éclairer le silence
par d'autres mots
que ceux du texte imprimé,

il souligne qu'il a aimé,
qu'il est présent depuis longtemps,

qu'entre les pages,
son émotion est encore vivante
avec ses battements de cœur.

Un temps pour entendre
l'attente affamée
qui guette en moi
les nouveaux jours.

À l'affût derrière l'arbre des fêtes
où jamais crèche n'eut assez
de santons que je fabriquais
en toutes les matières,
papier, plâtre ou laine,
elle se confia très tôt
à la magie des mains
qui ignoraient alors
combien de blessures elles auraient
à recoudre.

Dans la grande chambre
des vacances,
le bois, avec ses craquements,
épouvantait l'enfance
dans la nuit.

Se profilait alors
une fresque de figures
qui tombaient une à une.

S'étouffaient les cris
pendant que le petit frère
dormait d'un sommeil
sans images,

laissant à d'autres
le soin de batailler
sur les scènes futures.



À la recherche de son delta, poème de Danièle Corre,
gravure d'Hélène Baumel

Hélène BAUMEL est née en 1951.

Formation artistique aux Beaux-Arts de Valence et Paris. Depuis 1980 se partage entre l'atelier de gravure de Chaville (Estampe de Chaville) et son atelier personnel à Orsay.

Membre de la jeune Gravure Contemporaine, la Fondation Taylor, et de Manifestampe.

Depuis 2001 Hélène Baumel a réalisé 37 livres d'artiste avec des poètes contemporains comme Max Alhau, Francine Caron, Jean-Marie de Crozals, Nicole Gdalia, Roselyne Sibille, Marcel Maillet et Danièle Corre.

Prix

2022 Prix Léon Georges Baudry.
Prix art contemporain Sévrienne des Arts.

2018 Prix Marie et Léon Navier.
Prix du livre d'artiste à Issy les Moulineaux.

Expositions personnelles

2024 : Fondation Taylor Paris 9^e.

2019 : Le SEL, Sèvres, Hauts de Seine.

2017 : Galerie Anaphora, Paris 5^e.

Expositions collectives

Biennale de Chaville, salon d'Automne, salon des Beaux-Arts au Carrousel du Louvre, Journée de l'Estampe Contemporaine, Place Saint-Sulpice Paris entre autres...



poème de Danièle Corre, gravure d'Hélène Baumel

Danièle Corre

Bibliographie

PRÉSENTATION

Née à Villeneuve-sur-Yonne, Danièle CORRE a passé une partie de son enfance en Lorraine puis en région parisienne. Professeur de lettres, elle a accueilli des écrivains dont Michel Tournier et Georges-Emmanuel Clancier, devenu un ami. Elle a mis en place des ateliers d'écriture poétique en milieu scolaire, initiant ses élèves à la poésie contemporaine. Une correspondance avec une école de Montréal l'a conduite au Québec avec ses classes. Le parrainage qu'elle a organisé entre lycée et enfants du CP, sur le thème de la peinture impressionniste, lui a fait réaliser un diaporama présenté au Musée d'Orsay. Passionnée d'arts plastiques, elle collabore avec peintres et graveurs pour la réalisation de livres d'artiste. Elle a beaucoup voyagé : États-Unis, Canada, Mexique, Europe, Vietnam. Mère de deux enfants, elle rend hommage à sa fille handicapée dans son livre *La Vie seconde*. Lauréate de nombreux prix de poésie dont le prix Max Jacob en 2007, membre du comité Aliénor qu'elle a présidé, elle a été élue à l'Académie Mallarmé en octobre 2015.



Poésie

L'arbre de mémoire, La Bartavelle, Prix Jean Follain 1999.

De clairière en clairière, Poésie sur Seine, Grand prix de l'édition 2002.

D'un pays sous l'écorce, Cahiers de poésie verte, Prix Troubadours 2004.

Ils savent. Ils vont, Mairie du 9^e. Prix Simone Landry 2004.

Obstinément l'enfance, Aspect, 2005.

Voix venues de la Terre, Jacques Brémond, Prix de Poésie des Jardins de Talcy 2005.

Énigme du sol et du corps, Aspect, Prix Max Jacob 2007.

Comme si jamais personne, Aspect, 2008.

Ce sourire que le jour retient, Potentille, 2009.

Routes que rien n'efface, Aspect, 2012.

Où parle doucement l'âme des morts. Vietnam, aquarelles de U. Fremde, Aspect, 2012.

Sources (coordination), atelier poésie jeunesse, L'Harmattan, 2012.

La nuit ne se tait pas, Tensing, 2013.

Lorsque la parole s'étonne, Aspect, 2016.

Debout dans la mémoire, Aspect, 2018.

Le fil et la trame suivi de *Par quels secrets passages*, Aspect, 2020.

Ces ombres qui nous peuplent, avec 5 gravures de l'auteur, La Feuille de thé, 2023.

Hors de la saison noire, Lieux Dits éditions, coll. « Le loup bleu », 2024 (à paraître)

Livres d'artiste

De terre et d'eau, avec Sarah Wiame, peintre, Céphéides, 2001.

Éclats, Céphéides, 2002.

Sédiments, Céphéides, 2002.

Rives, Céphéides, 2003.

Les Chants querelleurs, Céphéides, Prix Aliénor 2004.

Petit éclat de mot, Céphéides, 2005.

Arbres en soi, Céphéides, 2006.

Proust, un enfant ébloui, Céphéides, 2009.

Sentiers, coll. « Pabuscule » pour les vingt ans du Musée PAB d'Alès, 2009.

Mille étoiles, coll. « comme si », Livre Pauvre Daniel Leuwers, 2009.

De périls et de pollens, col. livres ardoises, Transignum, 2010.

Femme de basalte, Céphéides, 2010.

L'éventail des routes, avec Dominique Moulin, le Moulin à lire, 2010.

La haute fenêtre, avec Bernadette Theulet-Luzié, Livre Pauvre, Daniel Leuwers, 2012.

Étrange déchirure, avec Dominique Moulin, Le moulin à lire, 2012.
La nuit, le poème avec Danièle Marche et Sarah Wiame, Céphéides, 2012.
Les Rues de Villeneuve des linogravures d'Eva Gallizzi, 2012.
Les eaux longues, avec le graveur Hélène Baumel, Les cahiers du Museur, 2017.
À la recherche de son delta, avec le graveur Hélène Baumel, 2017.
Abri de certitudes, avec le graveur Hélène Baumel, Le Livre-Pauvre, Daniel Leuwers, 2017.
Ce qui nous fonde, avec la photographe Muriel Bergasa, Ce qui reste, 2017.
Bulles issues du noir magma, avec Jean-François Robic, Les Lieux Dits, 2018.
Bloc d'instant, avec Maria Desmée, 2019.
Parcelles, avec le graveur Hélène Baumel, Les cahiers du Museur, 2022.

Prose

La vie seconde, Tensing, 2014.
Ermeline ou les amants de Villeneuve, Les Amis du Vieux Villeneuve, 2014.
Des Tranchées de 14 à la table des vivants, EdHisto, 2019.
Marie de Courtenay, Impératrice de Constantinople, Les Amis du Vieux Villeneuve, 2023.

Présence dans anthologies ou ouvrages collectifs

Livre Pauvre-Livre Riche, Daniel Leuwers, Somogy, 2006.
Poésies de langue française, Seghers, 2008.
Carnavalesques, Aspect, 2009.
Femmes prétextes, Céphéides, 2010.
Les très riches heures du livre pauvre, Daniel Leuwers, Gallimard 2011.

Poésie de langue française, Jean Orizet, Cherche Midi 2013.

Les cinq sens avec Michael Glück et Bernard Fournier, co-édition La Cité de la Céramique à Sèvres et le Moulin à Lire, 2013.

Carnavalesques, Aspect, 2014.

Réparties, exposition entre le plasticien Dominique Moulin et la photographe Angelle avec des poèmes de Danièle Corre et Bernard Fournier, au Domaine national de Saint-Cloud, mai 2023.

Concerto pour marées et silence, revue Poésie, n°7-2014, jusqu'au n°16, 2023.

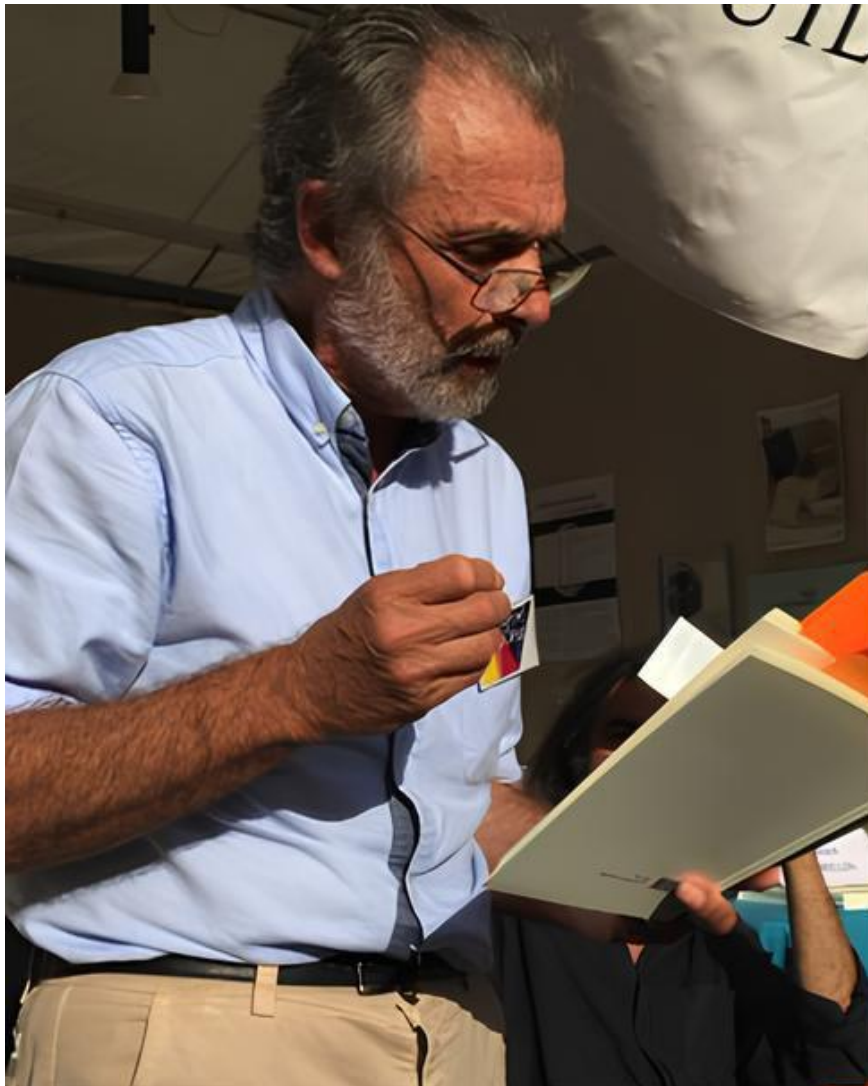
L'eau entre nos doigts, Les Écrits du Nord, Éditions Henry, 2018.

Lèvres urbaines, « Académie Mallarmé et le bel aujourd'hui », Écrits des forges, 2018.

Études

Dire (Diction de) l'intime dans *Énigme du sol et du corps*, *Debout dans la mémoire* et *Obstinément l'enfance* de Danièle Corre par Réjane Jeancya Ngua. Université Cheikh Anta Diop de Dakar, mémoire de Master II Faculté des lettres et des sciences humaines.

Bernard Fournier



© DR

**Entretien
conduit par Michel Diaz**

Michel Diaz : *On présente souvent les poètes en indiquant leur région d'origine ou de vie, comme si ces informations participaient étroitement de leur identité de poètes et éclairaient un tant soit peu leur écriture. C'est d'ailleurs fréquemment le cas : ainsi, pour prendre quelques exemples, Nantes, la Loire, la mer, ne peuvent être que présentes dans la poésie de Jean-Claude Coiffard, l'ambiance et les paysages du pays d'Iroise dans celle de Jean-Pierre Boulic, ceux du Quercy dans celle de Gilles Lades, ou l'esprit des Ardennes dans celle de Richard Rognet... Tu es toi-même originaire de l'Aveyron (tes textes en portent de nombreuses traces). Quelle importance a pour toi cette origine familiale ?*

Bernard Fournier : ... Bien sûr le pays d'enfance. Encore faut-il l'apprécier à sa juste mesure. Et différemment des poètes que tu cites. Je n'ai jamais habité en Aveyron, en tout cas pas plus de deux ou trois semaines par an. Nos parents nous emmenaient visiter nos cousins entre Conques et Rodez.

Ce pays m'est, en définitive, peut-être, une douleur. Mon père a toujours refusé de nous enseigner sa langue au prétexte que c'était dépassé. Ma mère la comprenait mais ne la parlait pas, parce qu'elle était déjà parisienne. Aussi me suis-je détaché, et de ce pays et de sa langue, à la faveur de mon indépendance, tandis que je poursuivais mes études et m'engageais dans la voie professionnelle.

Je ne l'ai jamais vraiment quitté, mais mes visites se sont espacées. Ce n'est que plus tard que je me suis aperçu combien ce pays était ancré en moi. Ses paysages : petites montagnes et vallée du Lot ; ses maisons : toits de lauzes et pierres rouges ; ses gens : paysans taiseux près de leurs animaux. Je ne crois pas qu'il y ait de la nostalgie, sinon de quelques étés d'enfance. Surtout, je crois, un enracinement. Fier d'être venu de quelque part, sans que cette notion débouche sur un trop fort sentiment de chauvinisme.

M. D. : *Tu te refuses à utiliser le mot de « nostalgie » qui ne te convient pas en l'occurrence... Pourtant, dans ces deux textes magnifiques que sont Silences et Loin la langue (in Hémon), tu évoques longuement ta famille aveyronnaise, la peine des hommes sur cette terre ingrate, la dureté du paysage, et déplores que cette langue d'oc, « bavarde », mais*

« défendue, à jamais obsolète », qu'on ne t'a pas enseignée, et on sent dans ces pages comme une vraie douleur, celle d'une sorte de deuil avec lequel tu n'en auras jamais fini.

B. F. : Il est certain que de ne pas connaître la langue de ma mère ni celle de mon père, de mes aïeux et de mes cousins est un crève-cœur ; pour compenser, je prends facilement l'accent, notamment au téléphone. Mais je me demande aussi pourquoi je n'ai jamais réussi, jamais eu la volonté, d'apprendre ce « patois » (disait-on), d'autant plus que j'aime les langues et que j'ai appris l'anglais avec beaucoup de plaisir. Il y a là un mystère que la psychanalyse déchiffrerait sans doute.

Quant à mon inspiration, en effet, elle ne peut se détacher de ce milieu. La banlieue où j'ai vécu mes seize premières années ou même Paris où je vis maintenant ne me poussent pas vraiment à écrire. En réalité, et ta question me pousse dans mes retranchements, si je creuse cette inspiration c'est pour essayer de connaître un peu de mon passé, de mon histoire. Je n'ai pas connu mes grands-parents (la seule grand-mère que j'ai embrassée, et encore, quelques jours par an, est morte quand j'avais vingt ans, à six-cents kilomètres de chez moi : autrement dit, je n'ai pas bénéficié de cet apport essentiel de transmission des générations). Ainsi dans *Dits de la pierre*, quand bien même c'est un récit de la préhistoire, c'est la voix de mes aïeules que je tente de faire entendre. Je n'ai pas non plus d'histoire familiale parce que mes parents en cachaient les drames (ce n'est qu'à force de questions que j'ai réussi à en connaître quelques bribes, bien parcellaires, cependant). Donc non seulement je n'avais pas de culture extérieure, mais pas non plus de culture intérieure ; j'étais vraiment nu ; et je me suis aperçu, là encore tardivement, que les études que je faisais sur les auteurs, je ne le faisais pas pour mes propres aïeux. Non qu'ils fussent écrivains, mais simplement pour établir leur parcours biographique. J'essaie d'y remédier un peu ces derniers temps.

Tu dis que « j'évoque longuement ma famille aveyronnaise » ; j'en suis assez surpris ; je pensais être plutôt discret dans ce domaine. C'est sans doute à partir de mes confidences qu'on peut, en effet, y voir des références personnelles. Mais au contraire, j'essaie de ne pas être trop clair pour ne pas tomber dans la prose, dans l'effusion, qui ferait fuir. Il est vrai cependant qu'il y a un fonds aveyronnais à lire en filigrane.

M. D. : *Depuis quand écris-tu de la poésie ? Quelles lectures, quelles rencontres, quelles influences ont pu jouer un rôle dans la naissance de ta vocation poétique que tu qualifierais peut-être de « tardive » ?*

B. F. : Je ne sais pas trop moi-même. Les chansons entendues à la radio n'ont pas été pour rien. Il faut d'abord dire que ma scolarité a été plutôt chaotique. Et que je n'ai pas vraiment lu un livre avant l'âge de 20 ans (seulement quelques bandes dessinées du type *Rin-tin-tin* curieusement aussi *La vie des Français sous l'occupation* d'Henri Amouroux, seul livre sérieux dont je me souviens un peu et dont je m'étonne encore de l'avoir lu) ; ma mère ne m'enchantaient pas de berceuses ou de contes pour m'endormir. C'est dire si je manque de culture !!! J'ai vécu une enfance heureuse, innocente, béate mais sans aucun goût pour les études ; et mes parents ne s'occupaient pas beaucoup de moi ; ma mère était plutôt dépressive d'être exilée en banlieue et se sentait inférieure pour les choses intellectuelles et mon père, (qui cachait son passé d'excellent élève) travaillait beaucoup, rentrait tard et partait tôt ; il a essayé de me faire comprendre des mathématiques mais sa patience n'est pas allée au-delà d'un soir ou deux. D'où des retards (renvoi du lycée Lamartine pour cause de trop faible niveau acquis dans un pensionnat privé de banlieue), et des orientations curieuses (menuiserie) pour finir, après CAP, BEP et une Première d'adaptation par un bac de technicien de gestion. C'est à partir de la Terminale (j'avais déjà 20 ans) que j'ai ouvert les yeux sur la littérature et la poésie. Pourquoi ? Je ne sais pas. Les Beatles et leur gaieté, puis rapidement Brassens, vraisemblablement, les textes des chansons (plutôt que les mélodies). Surtout, il y eut un oncle qui me charmait avec des jeux de mots que je trouvais extraordinaires « jeux de mots laids, jeux de mots tard », la polysémie m'émerveillait autant que l'alliance des mots entre eux. Avec un condisciple, on parlait poésie et on se retrouvait au café ; on s'échangeait nos textes ; il a publié à La Pensée Universelle ; j'ai été tenté mais j'ai refusé, ne me sentant pas sûr de moi (et peut-être aussi pour des questions d'argent).

J'avais vaguement dans l'esprit l'image d'un écrivain, dans son bureau surchargé de livres. Sans doute ai-je voulu rejoindre cette figure, alors même que je n'avais pas de culture, ni littéraire, ni générale : curieux paradoxe. Dans mon esprit enfin réveillé, il fallait que j'acquière cette culture.

C'est ainsi qu'en cette année 72-73 (année de ma Terminale) j'ai commencé à lire, d'abord Guy des Cars, Henri Troyat, Alain-Fournier (à cause de l'homonymie) puis ceux qui indiquaient « classique » sur la tranche ; enfin, ce fut Baudelaire, Rimbaud et Verlaine et les anthologies Pompidou et Seghers ; j'emportais durant mon service national le volume de La Pléiade de Mallarmé que j'essayais de comprendre. Ce qui m'intéressait c'est son idée que la poésie est l'art suprême ; un langage dans (ou au-dessus ou à l'intérieur) du langage.

Françoise Charpentier, de l'Université Paris VII Jussieu, m'a fait connaître Apollinaire qui demeure une de mes références. Mais elle s'arrachait les cheveux devant mes copies qui ne connaissaient ni le vocabulaire, ni la rhétorique, ni la forme, ni les références des dissertations littéraires.

« Le monde est ma provocation » était-il inscrit sur le parvis de Jussieu. Pour moi il est un grand livre qu'il importe de déchiffrer : les langues, (y compris l'oral et l'argot), les architectures et l'histoire. Attiré par le monde anglophone, j'ai visité l'Angleterre et l'Irlande et découvert les sites mégalithiques de Carnac, Stonehenge et Newgrange. Remonter le temps est peut-être une façon de combler mes vides.

J'ai écrit mes premiers textes cette année-là, ne sachant pas même ce qu'était un alexandrin et cherchant mes rimes dans *Les Fleurs du mal*. J'ai bien sûr oublié beaucoup de ces textes.

J'ai publié mon premier poème libéré dans une revue du nord, *Horizons 21*, trouvé à la faculté d'anglais. Mais je n'ai pas poursuivi. Je savais que je devais travailler à ma culture.

M. D. : *Ton manque premier de goût pour les études, ton manque d'aisance avec la langue pendant tes années d'université, tes débuts « laborieux » en poésie, tels que tu les évoques, tout cela inhérent sans aucun doute au milieu social dont tu es issu, a sans doute été la raison de ton inhibition devant le « monument » que représentait la « Culture officielle » qui exige bien des clés pour être maîtrisée. Est-il déplacé de dire que tu avais une revanche à prendre sur ton milieu social, sur ce « retard » culturel que tu viens d'évoquer ? Quelque chose à prouver et à te prouver ? Quel a été ton parcours alors ?*

B. F. : Mon milieu social est contrasté. Ma mère n'avait que le certificat d'études et un brevet de coiffure ; elle aimait le commerce et souffrait d'être exilée en banlieue.

Mon père a fait de brillantes études au petit séminaire de Rodez (même si les conditions matérielles lui ont gâché son enfance et sa jeunesse ; c'était une bonne issue pour les familles nombreuses, encore à l'époque) ; durant la guerre, il a remplacé à la ferme son frère prisonnier, et je crois qu'il a beaucoup aimé : c'était, dans le fond, un véritable paysan dont il a gardé la nostalgie jusqu'à la fin ; au retour de mon oncle, mon père, (sans doute avec beaucoup d'amertume) est monté à Paris et a suivi les cours de banque, le soir, aussi longtemps qu'il a pu. C'était un grand taiseux ; aussi je n'ai rien su de lui avant l'âge adulte et même au-delà. Un exemple : il y avait peu de livres à la maison ; il les empruntait à

la bibliothèque sans en parler. Quand j'ai commencé à comprendre qui il était, c'est en effet vers ce qu'il représentait (savoir et modestie) que je me suis tourné. Je l'ai un peu forcé à assister à ma soutenance de thèse, mais il m'a dit : « je suis loin de tout ça ». Il était profondément croyant et pratiquant mais sans aucun prosélytisme ; il nous a laissé toute liberté. Trop de liberté, à mon sens ; j'aurais eu besoin d'une direction.

Dans la famille il y avait aussi l'image de Mérimée ; fausse image mais elle m'a sans doute marqué. En effet, la mère de mon père avait été employée comme gouvernante dans une famille Mérimée (lointains cousins de l'auteur de *La Vénus d'Ille*) pendant cinq ou six ans, avant de revenir fonder une famille au pays.

Engagé dans les études, d'abord d'anglais puis de lettres modernes, j'ai connu celle qui deviendra mon épouse ; je l'ai suivie en Picardie où elle avait été nommée ; grâce à elle j'ai pris un peu confiance en moi pour tenter une Maîtrise, en même temps que je passais des concours, administratif et d'enseignement : PEGC français/anglais puis Capes et enfin Agrégation.

Revanche ? Je ne le dirais peut-être pas en ces termes parce que la situation ne venait que de moi. Je n'avais à prouver quoi que ce soit vis-à-vis de moi. Mais il est certain que j'avais, et que j'ai toujours, cette soif d'apprendre, de combler mon retard.

Alors oui, la culture était, est toujours, un monument. Je serais plus circonspect vis-à-vis de l'épithète « officielle » car d'emblée, ce qui m'intéressait c'étaient les textes, et non leurs avatars (provoqué par la remarque d'un médecin à la vue de ma lecture de *Tristan et Iseult* : « c'est une version expurgée » ; alors je sus qu'il fallait aller chercher le texte original.) La culture officielle, oui, pour être à peu près au niveau de tout le monde ; j'ai appris depuis que ce « tout le monde » est peu nombreux et que chaque individu dispose d'une culture – officielle ou non – qui lui est propre. Comme moi, maintenant, avec mes lacunes et ce que j'ai pu apprendre depuis.

Quant à l'aisance avec la langue, cela n'a pas été sans effort ; j'ai longtemps été timide et ressens encore quelques difficultés. Cependant, j'ai été agréablement étonné, en janvier 2024, de m'entendre répondre, sans trop d'hésitations, aux questions d'un journaliste sur une radio amateur de Rodez (cfmradio.fr/-dits-de-la-pierre--): fond et forme passables.

Alors oui, je me sens toujours dans la position de quelqu'un qui a quelque chose à prouver ; cette fois vis-à-vis des autres. Mais là, je sais que c'est impossible ; non pas parce que je manque de cette culture acquise avec le biberon, mais surtout parce que je sais qu'en moi vit

encore cet enfant naïf et primesautier, qui me fait parfois buter sur un mot, faire un contre sens et confondre un mot avec un autre, etc.

Avec la poursuite des études à Nanterre, nous sommes revenus vers Paris. Guillevic m'a introduit dans les revues qui, elles, m'ont amené au Mercredi du poète que j'ai animé pendant 10 ans.

Mon épouse a souffert d'un cancer qui l'a emporté au bout de dix ans, en 2009. J'ai pris sa suite dans les études sur Audiberti.

J'ai rencontré Danièle Corre lors du colloque Guillevic à Cerisy que je dirigeais cette même année ; nous nous sommes mariés en 2013.

Bien sûr, je ne calcule pas mon inspiration. Depuis quelques temps, j'écris de petites suites dans le droit fil de *Dits de la pierre*, mais bien sûr sur des thèmes différents.

M. D. : *Après la disparition de ta première femme, tu as écrit Maison des ombres. Tu as certainement éprouvé la nécessité d'écrire ce long poème, mais quelle force et quelles ressources littéraires as-tu dû mettre en œuvre pour aborder ce qui relève de l'indicible, et même de l'impensable ?*

B. F. : *Maison des ombres* a été publié très rapidement ; je regrette un peu cet empressement aujourd'hui, parce que le livre est passé complètement inaperçu. C'est un livre sur ma douleur, bien évidemment, ma sidération ; contrairement à ce que pensaient mes amis, mon entourage, je n'ai rien vu venir ; sa mort m'a surpris et laissé pantois. Quelques mots sont venus. Déjà, encore, j'essaie de comprendre la réalité par le détour par les mythes, celui d'Isis, par exemple.

J'ai apprécié, dans ce malheur, que des amis me viennent en aide, c'est pourquoi Marie-Louise Audiberti, la fille de l'écrivain, a bien voulu écrire une préface ; ce n'est que justice parce que Josiane avait brillamment contribué aux études sur l'œuvre de son père. Quant aux dessins de Jacques Destoop, c'est la seule marque concrète que je retire de cette amitié avec ce fabuleux comédien devenu peintre.

M. D. : *Tu interrogues la nature et le monde, mais aussi dis-tu : « J'interroge l'homme / j'interroge son silence, sa misère / j'interroge les dieux aussi qui ont laissé faire » comme tu l'as écrit dans Silences. Il y a, dans nombre de tes textes, un profond intérêt pour l'homme d'ici et d'avant, son histoire, son labeur (ce mouchoir de paysan « rouge de sueur »), ses peines, ses misères, les invasions, les guerres auxquelles il t'arrive de faire allusion... Peut-on dire que, plus encore que dans une*

terre d'origine, tu es profondément enraciné dans la nature humaine, celle où ta poésie trace ses plus profonds sillons ?

B. F. : L'homme, en effet, est au centre de mes préoccupations. Mais pas uniquement le paysan de l'Aveyron ou d'ailleurs (tous les paysans se ressemblent). Je sais aussi qu'ils sont issus de métissages du fait des guerres et des invasions. Une petite anecdote : un jour j'ai accompagné mon oncle dans le métro ; il y avait du monde et notamment un immigré du Maghreb ; mon œil allait et venait sur ces deux visages : même teint de peau buriné, mêmes rides, même expression de labeur : comment être raciste après cela ?

Quand j'observe les gens dans la rue, je cherche à comprendre pourquoi ils sont là, ce qu'ils font. Bien sûr, je n'ai pas de réponse mais cela suscite mon imagination. Et, en retour, je me place à l'inverse, sujet des mêmes interrogations : que fais-je ici et maintenant ?

Comment et pourquoi Antigone affronte-t-elle les lois de Créon, comment et pourquoi le paysan demeure-t-il attaché à sa terre, comment et pourquoi le voyageur ne se lasse-t-il pas de voyager ?

M. D. : *Quel a été alors et quel est ton compagnonnage poétique ? Comment la poésie t'habite-t-elle et comment l'assumes-tu ?*

B. F. : Avant de connaître Guillevic, j'écrivais déjà du Guillevic, je crois ; j'étais déjà inspiré par les pierres et mes vers étaient brefs. En voici un exemple : « Mais surtout, les pierres ont subi le tumulte de la terre / Faille où je faux¹ ».

Ensuite, ai-je fait du Guillevic ? Ou ai-je réussi à créer ma propre voix ? Sans doute son style a-t-il conforté le mien qui naissait alors.

Il y eut d'abord Apollinaire : son chant et ses mythologies davantage que sa modernité que j'ai découverte plus tard. Jean Follain et tout le groupe de l'École de Rochefort, c'est-à-dire loin du surréalisme et de l'avant-garde textuelle.

Puis j'ai lu Pierre Oster et Marc Alyn. J'aime beaucoup le second même si je n'en suis pas proche ; j'aime le premier, émule de Saint-John Perse avec des versets bien rythmés. Je me suis essayé à cette écriture, que j'aime encore. Pierre Oster m'a soutenu et a écrit quelques lignes sur mes poèmes.

Mais ces derniers temps, je suis davantage dans une écriture à la fois brève et longue ; c'est-à-dire que les poèmes sont brefs, tendent à la

¹ Inédit, paru dans *Poésie-en-Valois*, n° 4, automne 1981, p. 20.

concision, mais sont suivis d'autres ; j'aime les suites à la Guillevis : le « précipité » (au sens culinaire, chimique, photographique) du poème lâché, s'accompagnent d'autres « précipités ».

Aujourd'hui, ce qui m'intéresse, c'est le rythme à base d'assonances, d'allitérations et de répétitions. Peut-être aussi un récit, un semblant d'histoire ; j'aime en outre lire devant un public ; presque jouer de façon théâtrale le texte.

Il faut dire aussi que mon écriture est lente. Des premiers jets s'accumulent ; des essais de suite. Un thème prend forme, parfois je le rejette. Je garde à l'esprit ce mot de Mallarmé à Degas : « ce n'est pas avec des idées qu'on fait un poème, mais avec des mots » ; à quoi cependant je réponds que des mots sans idées ne sont rien. Il faut qu'il y ait d'abord une émotion, un Hémon ou une pierre gravée. Vient ensuite le temps de la maturation, de la rumination, qui peut durer longtemps.

À côté de l'écriture poétique, il y a l'écriture critique. J'aime l'histoire, la recherche. J'aime découvrir. J'aime les bibliothèques. Cette activité n'est pas si éloignée de la poésie. Il s'agit toujours de sonder le processus de création. De connaître les conditions matérielles et intellectuelles de la création.

M. D. : *Dans la section III du recueil Marches II, on trouve ce beau texte intitulé « L'homme de marbre », cet être de pierre informe que le ciseau du sculpteur arrache à la montagne, « qui ne connaît pas le monde », qui « sort de la terre, rampant au plus près des bois », « sort de la pierre rêvant au scarabée qui fait lever le soleil entre ses mains ». Il y a ici une évidente identification entre cette créature en « devenir solaire » et le poète Bernard Fournier qui cherche à sortir de sa gangue. Es-tu toujours, aujourd'hui, dans cet effort pour devenir celui que tu aspires à être ? Et qu'en attendrais-tu ?*

B. F. : Oui, en effet, « L'homme de marbre » est un premier essai de dire ce que fut mon chemin durant toutes ces années pendant lesquelles j'ai essayé de me forger une culture (sans penser que c'était le titre d'un film !!!). Je te remercie d'avoir pointé cette suite. Il y a aussi cette idée que l'homme de marbre, s'il parvient à sortir de sa gangue, emporte toujours avec lui ce poids de pierre dont il est issu ; et ce poids le tire en arrière, le freine, parfois l'interrompt. Et quand bien même il parvient à se tenir debout parmi ses pairs, un signe, un solécisme, un barbarisme le refoulent dans sa pierre originelle. On emporte toujours son passé avec soi.

Je souffre toujours de ce tiraillement entre l'innocence et la culture, de mon manque de savoir devant les autres comme devant moi-même. Les bibliothèques me sont une provocation. J'envie les érudits. Et quand on fait l'étalage de son savoir, au-delà de la provocation ou de la forfanterie, je perçois tout ce qui me manque. Et le plus difficile est avec ceux qui n'en font pas état, mais dont on sent qu'elle est pour eux une base solide.

Je rêve de l'encyclopédiste du XVII^e siècle. Tout savoir, tout connaître. La culture, pour moi, c'est ce qui sert à connaître le monde, à le comprendre. Et je ne comprends pas ceux qui la rejettent.

M. D. : *Ton texte, Hémon, suivi de Antigone, a de très nets accents de textes dramatiques. Ils seraient d'ailleurs très facilement adaptables au théâtre à la manière d'une tragédie antique (avec chœur et coryphée). As-tu pensé à les proposer à la scène et, par ailleurs, as-tu été tenté par l'écriture dramatique ?*

B. F. : En effet, c'est d'abord à une pièce de théâtre que j'ai songé, et Jean-Paul Giraux m'en avait fait la remarque. J'aime le théâtre ; j'ai animé un atelier théâtre pendant plus de dix ans dans le collège où j'enseignais. Mais je ne suis pas dramaturge. C'est un texte trop court pour la scène, me semble-t-il. Je n'ai jamais pensé qu'il pourrait intéresser un metteur en scène.

M. D. : *Tu me dis que tu n'as pas été tenté par l'écriture dramatique, mais tu t'es en revanche essayé au genre romanesque puisque tu as écrit deux romans, Privé du sonnet - Peine de cœur en Puisaye et Un amour de Bussy. Le choix de ce genre constitue un écart au regard de ta démarche poétique, mais il semble logique quand on considère les sujets que ces ouvrages abordent et les personnages que tu mets en scène, Mallarmé et Debussy. Considères-tu ces deux livres comme une expérience d'écriture que tu étais désireux de tenter ou, quand on connaît ton goût et ton intérêt pour l'histoire, les biographies, la documentation sur les sujets que tu abordes, te semblait-il important que tu les écrives ? Quelle a été alors ta démarche pour concilier les éléments biographiques dont tu disposais avec la nécessaire part d'imagination ?*

B. F. : Ces deux romans m'ont bien intéressé. D'une part, bien sûr, la recherche historique qui m'a passionné ; mais on ne peut s'y cantonner ; la recherche est un puits sans fond, on ne peut s'arrêter quand on a commencé ; on tire un fil et c'est toute l'histoire qui vient avec. Le plus

difficile est donc de s'interrompre. La deuxième difficulté est l'impossibilité de mettre tout ce que l'on vient de découvrir, dans le roman. Ce ne serait plus un roman mais un manuel d'histoire. Enfin, la dernière difficulté réside dans le caractère propre du roman, à savoir l'intrigue, et, son corollaire, la chute. C'est ce troisième point qui a été le plus difficile pour moi. C'est ce qu'on appelle dans le jargon universitaire « problématiser » dont je n'aime ni le mot ni la chose. Mais enfin, pour le roman, pour réussir à écrire un texte de fiction, il faut en passer par là. C'est ensuite une espèce de jeu, on imagine, d'après les romans qu'on a lus ou les films qu'on a vus, différentes pistes et on essaie de prendre la meilleure, celle aussi qui nous convient le mieux. On en parle aussi à droite et à gauche, en l'occurrence, ici, à mon épouse Danièle Corre ou la romancière Jeanne Cressanges, cette dernière, notamment pour Debussy. Elles approuvent, désapprouvent, questionnent, suggèrent.

Ces deux petits romans sont calibrés dans leur nombre de pages. Les livres de cette collection, « Histoire en histoires », ont été créés par Jean-Luc Dauphin, un érudit des Amis du Vieux Villeneuve-sur-Yonne (dont Danièle est originaire) afin de faire connaître le patrimoine culturel de cette région d'une manière ludique qui puisse se lire dans le train entre Paris et Villeneuve-sur-Yonne.

Dans le premier roman, la figure de Mallarmé domine parce qu'il a fait ses études à Sens. J'ai ensuite découvert grâce à l'étude d'Hocine Bouakkaz sur Clément Privé, qui porte bien son nom, cette polémique à propos d'un sonnet qui ne serait pas de Mallarmé. Je prends parti mais sans forcer le trait. Ce roman m'a permis aussi de retrouver la figure du grand lexicographe Pierre Larousse qui habitait à Toucy. Une partie de ce roman reprend les propres écrits de Clément Privé qui fut aussi membre du Chat Noir.

Pour le second, je reste encore dans le domaine mallarméen choisissant cette fois le versant musical ; il se trouve en effet que Claude Debussy a composé *La Mer* en regardant les champs de blé à Villeneuve-la-Guyard où Danièle conserve la maison familiale. Cette fois le choix de l'intrigue a été plus difficile et il m'a fallu inventer le personnage principal et lui donner une réelle consistance. Mais j'ai été heureux de faire vivre le travail de création de Claude Debussy. Alors, bien sûr, on m'en veut un peu parce que j'écorne son image, mais c'est la réalité : ce n'était pas un homme fidèle. Ou pour le moins, son mariage avec Lily n'a-t-il pas été heureux.

M. D. : *Si l'écriture romanesque semble avoir été une incursion dans ton parcours, celle des essais occupe une place non négligeable dans ton*

œuvre. Je ne citerai ici (sans parler de ta thèse sur Guillevic) que Modernité de Guillevic, Le cri du chat-huant, Le lyrisme chez Guillevic, L'imaginaire dans la poésie de Marc Alyn ou Métamorphose d'Audiberti, Audiberti et le cinéma ; des auteurs auxquels tu as par ailleurs consacré de nombreux articles critiques. Nous sommes là au plus près de tes préoccupations de poète, d'autant plus près que dans ton parcours tu as eu l'occasion de rencontrer les deux premiers de ces auteurs que tu places haut dans ton Panthéon. L'écriture des essais est-elle pour toi une manière de rendre hommage à des auteurs, ou est-elle, plus secrètement, une façon de délaissier pour un temps ta route poétique pour mieux prendre le temps de te ressourcer ?

B. F. : L'écriture des essais est une vraie découverte pour moi ; elle est venue assez tard, après, précisément, mes mémoires de Maîtrise et de Doctorat. Je découvrais comment on peut faire partager ses recherches. Les cent premières pages de la Maîtrise ont été difficiles à écrire, j'ai bien cru que je n'y arriverais jamais. Cela me semblait une difficulté insurmontable. J'y suis arrivé au bout de deux années ; ce fut une délivrance et une joie. De fil en aiguille, j'ai voulu poursuivre, pourquoi pas, en effet, jusqu'au Doctorat en me donnant dix ans. De quoi travailler tranquillement à ces recherches. Mais la donne a changé et le doctorat d'État a été remplacé par un doctorat nouveau régime qui me convenait moins. J'ai tout de même soutenu ma thèse qui n'a pas été très bien accueillie, à cause de mon manque de culture universitaire et de mon manque de connaissance des arcanes de la littérature exégétique. J'en ai souffert parce qu'elle ne m'a pas ouvert les portes ni de l'Université ni d'autres perspectives, comme ce type de diplôme en donne. J'ose à peine le mentionner ; je n'ai pas vraiment réussi cette dernière marche.

C'est la recherche qui m'intéresse et non la volonté de prouver quelque chose. C'est ainsi que j'ai changé d'optique en réécrivant ma thèse : mon mémoire de Maîtrise portait sur « l'écriture mate » de Guillevic, de même celui de ma thèse ; mais avec le livre que j'ai écrit ensuite *Le Cri du chat-huant*, j'en ai pris le contre-pied pour faire du poète un « lyrique ». Je me défends en disant qu'on peut être lyrique et bref. Mais le fond est que je n'aime pas imposer ni même proposer une thèse plus qu'une autre ; ce qui m'intéresse, c'est l'apport de la recherche. Mais je conviens que la lecture de ces travaux est d'autant plus facile qu'elle est soutenue par une idée directrice (comme on disait avant).

Ce sont donc essentiellement les recherches qui m'intéressent. J'aime les bibliothèques ; et ce fut un bonheur d'avoir ma carte de la BNF, de fréquenter Sainte-Geneviève, Doucet, l'Arsenal, la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris ou encore la bibliothèque de l'Institut, quai

de Conti. Je n'y entre jamais sans émotion, de me sentir autorisé à lire des manuscrits, d'être inscrit comme un lecteur poursuivant une lignée de chercheurs et parfois l'étonnement d'être le premier lecteur (cela m'est arrivé avec *l'Histoire de l'Académie Mallarmé*). De faire (re)découvrir des personnalités de notre époque récente, je pense particulièrement à Édouard Dujardin, Francis Vielé-Griffin, André Fontainas, etc.

Ce fut le cas avec Jacques Audiberti. Ma première épouse, Josiane Olive, lui a consacré sa thèse et m'a embarqué dans l'Association des Amis de Jacques Audiberti dont on m'a demandé de prendre la Présidence en 2012. Pour me montrer digne de cette fonction, j'ai voulu écrire cette biographie, *Métamorphoses d'Audiberti* que Claude Lehman, ami d'Audiberti et Président de l'Association jusqu'à son décès, avait peut-être commencée. Elle est imparfaite, bien sûr, mais je donne quelques pistes. Et je continue mes recherches. En ce moment, dans ce domaine, je prépare l'édition d'une correspondance entre Audiberti et sa secrétaire Hélène Lavaÿsse ; voilà bien dix ans (il y a toujours de petites choses à expliciter, à découvrir) que j'ai commencé et on me demande de terminer : ce sera sans doute pour 2025.

Dans le même domaine, on m'a proposé d'établir la correspondance entre Romain Rolland et Édouard Dujardin, en collaboration avec Philippe Monneveux qui vient d'avoir un grave accident de santé. Cette édition devrait paraître dans les *Cahiers Romain-Rolland* l'année prochaine. C'est encore Mallarmé qui m'a amené à m'intéresser à Édouard Dujardin, dont j'ai appris qu'il était en relation avec, entre autres, Romain Rolland ; d'où de nouvelles lectures et découvertes, tant sur le plan musical que sur le plan des idées politiques. J'écirais bien une monographie sur Édouard Dujardin mais ses archives sont au Texas !!!

C'est la magie de la recherche. On croit qu'on se spécialise sur un auteur, quand, au contraire, cette plongée nous amène à nous intéresser aux contemporains, à leur culture ; au fur et à mesure, on remonte le passé.

M. D. : *Dans ton recueil Dits de la pierre, comme dans beaucoup d'autres de tes poèmes, il y a, très nettement, la tentation de la « suite poétique », une propension à « raconter », comme l'aède antique racontait des histoires, des fables, des mythes, des légendes, la tentation du souffle épique pour dire les grands faits ou les origines du monde... Te reconnais-tu dans ce que j'éprouve de ta poésie ?*

B. F. : Oui, absolument. Je pense souvent à cette réflexion de Guillevic qui se demandait s'il était encore capable d'écrire un poème unique. C'est

sans doute en suivant son exemple que j'écris ces « suites ». C'est ma forme privilégiée ; car je peux m'y épancher ; non pas au sens lyrique mais au sens de mobiliser ce que je sais afin d'entourer le propos premier d'un contexte.

Oui, il s'agit d'une tentation de l'épique ; j'aime beaucoup ce que font aujourd'hui les poètes Patrick Quillier et Jacques Darras.

J'aime aussi l'oralité, j'aime lire mes textes en public, j'aime en faire ressentir le rythme.

Quant à être un « aède », l'idée est séduisante, en effet.

M. D. : « Qu'avons-nous appris de la femme, de l'âme, de l'oiseau et de l'arbre qui passent se croisent et qui croissent dans les jardins ? » *écris-tu dans Marches II. Il y a dans ta poésie, dans la plupart de tes recueils, une propension à te rapprocher de « l'élémentaire » pour l'interroger. Je veux dire par là, qu'outre ta langue, qui ne se complait pas aux « effets poétiques », vise toujours au mot juste, à l'expression riche et suggestive, ton inspiration te ramène à quelque chose « d'archaïque » (je pense entre autres à Marches III, à Vigiles des villages, aux Dits de la pierre...), aux arbres et aux plantes, à l'eau et à la pierre, brute ou sculptée, aux représentations primitives de l'homme, cet être depuis toujours en marche, de son visage, de la nature sauvage encore, de ses paysages ingrats, de la figure tutélaire de la vache... Quelque chose qui ouvre sur le grand large de l'universel, quelque chose que la « Culture » n'aurait pas encore abîmé et qui nous renverrait aux temps immémoriaux. Ta poésie te serait-elle donc l'inlassable et inachevable chemin qui t'inviterait à remonter le cours du temps jusqu'à cette époque mythique d'un langage d'avant la parole et de la première innocence, celle d'un monde perdu auquel : « il faut répondre par la lenteur / par "le silence qui préside à l'aube"² »*

B. F. : Je m'interroge sur cette langue originelle ; en réalité je crois qu'elle n'a jamais existé. Mais la diversité des langues est passionnante. C'est la permanence de l'état de nature qui m'attire ; mais cet état de nature qui n'est pas immuable non plus. Les animaux ne sont-ils pas soumis aux mêmes évolutions que les nôtres ? On sait aussi que la « culture », c'est-à-dire, ici, la science, les a fait évoluer ; je pense particulièrement aux vaches, dont on a fait des races hybrides, soit pour le lait, soit pour la viande ; mais cette atteinte à la nature ne m'empêche pas d'avoir une prédilection pour cet animal (comme Rosa Bonheur). J'aime

² *Marches III.*

en lui, précisément, ce qui me semble relever de la préhistoire, cet animal énorme que l'homme a cependant domestiqué.

Pour les végétaux, l'emprise de l'homme est moins sensible (quoique). Il est captivant de savoir que la fougère est une plante du Dévonien (400 millions d'années environ), et que même le simple brin d'herbe résiste à bien des exfoliations.

La nature qui nous entoure n'est donc pas si naturelle que cela ; cependant l'homme ne la transforme que par bribes et l'on voit encore heureusement ce qu'elle fut il y a longtemps. Mais il n'y a pas de naissance primaire puisque tout est en évolution constante. Et cette évolution, même sans la main de l'homme, est captivante.

Mais, précisément, pour observer les végétaux, les animaux aussi bien que les hommes, il faut ne pas aller trop vite, prendre le temps de la contemplation (qui n'est pas de mes qualités premières) ; prendre le temps, c'est-à-dire, aussi, marcher. Et se taire !!!

M. D. : *L'un des derniers numéros de Poésie/première (revue dans laquelle tu étais très impliqué) était consacré au « nouveau lyrisme », qui se distingue moins aujourd'hui par l'abandon à l'épanchement personnel, à l'effusion et à l'expression des sentiments que par une tonalité qui a fini par recouvrir presque tout le champ de l'écriture poétique contemporaine. Comment te situes-tu par rapport à ce « nouveau lyrisme » ? Reconnais-tu, toi qui évoques l'émotion « comme l'une des sources subjectives de la poésie », que tu participes de ce courant qui serait devenu au fil du temps, parfaitement synonyme de « poétique » ?*

B. F. : Le lyrisme est difficile à définir tant il est pour moi la définition même de la poésie. N'y a-t-il pas, au moment de l'écriture, une émotion ? Sinon c'est de la didactique ou de la science... Tu parles de « Nouveau lyrisme » : quel est l'ancien ? S'il s'agit d'une réaction par rapport à la poésie intellectuelle d'André Du Bouchet ou de Michel Deguy, alors oui, je suis lyrique et le revendique.

J'estime même que les poésies surréalistes et tel-quelistes ont rendu la poésie impopulaire.

M. D. : *Restons-en à la nature humaine. Dans Hémon, adoptant une problématique à contre-pied de ce que l'on attendrait, tu consacres presque tout ton texte au fils de Créon, n'accordant à Antigone (même s'il est surtout question d'elle) qu'un texte d'une page, à la troisième personne et placé comme en annexe. Tu éclaires le personnage d'Hémon*

d'une lumière de contre-jour, le présentant comme « brave type » tout compte fait, qui aurait plutôt un bon fond, mais qui se révèle faible, lâche et soumis à l'autorité, ce qui le conduit à abdiquer et à trahir, à accepter de compromission, quitte à sacrifier son amour pour préserver son petit confort intérieur et surtout conforter l'ordre habituel des choses, le pouvoir établi. Hémon prend alors sous ta plume, le visage antipathique du « collabo », de celui qui, « au nom de la loi », vous envoie au bourreau. J'ai toujours vu dans ce texte, au-delà de ce que je viens de dire, beaucoup plus circonstancié, comme un reflet de la dégradation de l'esprit à notre époque, où bien des valeurs humaines sont en déroute, corrompues par l'indifférence aux problèmes les plus brûlants et par le règne de l'individualisme forcené. Est-ce aussi cet aspect de la nature humaine, tel que je le perçois dans tes pages, qui t'apparaît aujourd'hui ?

B. F. : Le mot « collabo » me fait frémir. J'ai peur de ce que tu as pu lire dans *Hémon* ; c'est un texte qui fait suite à *Maison des ombres*, dans le sens, où je me suis interrogé sur la figure de la femme-Antigone. L'homme, moi en l'occurrence, est bien faible devant la force et de conviction et de combat dont la femme est capable.

Concernant ce mot de « collabo », je n'ai cessé de questionner cette époque : on répète à l'envi qu'il y avait quarante millions de pétainistes. La réalité est bien plus à nuancer : il y avait mille situations entre martyr et collabo. Si Hémon ne peut pas suivre Antigone dans son martyre, cela n'en fait pas pour autant un collabo ; il y a d'autres formes de résistance. Ainsi Desnos travaillait-il pour un journal collaborationniste. Le petit bonheur humain, si modeste, si pauvre, si mesquin, peut, à certains égards, être une forme de résistance ; plus lente, plus sourde, plus ambiguë peut-être, mais pas moins réelle. Combien de petits commerçants ont sauvé des juifs ? Combien de poètes, semblant se soumettre, ont écrit des vers de résistance (Cf. *La Résistance et ses poètes*, de Pierre Seghers ou le double jeu de Jean Paulhan ?)

Je n'ai pas voulu faire un texte politique, ni même sociétal ; mais je comprends, à ta lecture, qu'on puisse l'interpréter de cette manière. J'essaie de rester sur le plan de l'aventure individuelle. Mais bien sûr, il y a des idées qui me traversent ; *Hémon* est aussi le fruit de notre époque ; alors ta lecture devient importante en ce qui concerne les « valeurs humaines en déroute ».

M. D. : *Tu vis en poésie et elle est l'essentiel, le meilleur de ce que tu as à faire et à donner, mais crois-tu, ainsi que l'a affirmé Jean-Pierre*

Siméon, que « la poésie peut sauver le monde » ? Quelle foi nourris-tu en elle, quelle importance et quel rôle lui attribues-tu dans la société telle qu'elle est aujourd'hui ?

B. F. : Si la poésie pouvait sauver le monde, ça se saurait. Néanmoins, elle lui est indispensable. Au moins pour quelques-uns d'entre nous. La poésie est encore aujourd'hui placée au sommet des valeurs de l'humanité, mais son usage interroge, inquiète ; on en a parfois peur. Elle est bien sûr une forme de résistance à l'oppression ; elle est aussi peut-être l'expression de la démocratie.

La poésie fait peur parce que bien souvent on ne la comprend pas. Elle a perdu le lien avec le peuple qu'elle avait acquis durant la Résistance et avec Prévert. Les mouvements modernes en sont la cause. De nos jours, même les professeurs de français, à tous les niveaux, sont encore traumatisés par ces écoles qui ont rendu la poésie illisible, intellectuelle et mortifère, jusqu'à ne plus oser l'enseigner.

L'autre écueil de la poésie d'aujourd'hui, est celui du poète bohème dont l'image est encore forte dans les esprits. Par exemple, la figure de Rimbaud, à la fois fort en thème et iconoclaste, révolutionnaire (voire les armes à la main). Dans les années soixante-dix, c'était la figure du hippy, jusqu'au chanteur rock.

Aragon, avec l'aide de Jean Ferrat, n'a pas été loin de redonner à la poésie ses accents populaires ; mais c'était de la chanson. Genre noble en soi, mais différent de la poésie, comme le sont les autres genres, le slam ou le rap.

Que faudrait-il faire ? D'abord ne pas effrayer les gens : on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre !!! Ensuite, offrir des textes accessibles, sans pourtant, bien sûr, qu'ils y perdent leur âme. Enfin, lire en public.

Cependant, il est encourageant de constater que la poésie est très vivante ; il n'est que de voir le nombre de revues de poésie, de rencontres, de lectures à travers tout le pays. Si l'on voulait, on pourrait sortir tous les soirs écouter des poèmes et rencontrer des poètes.

Mais, elle vit d'une façon presque cachée.

M. D. : *Tu dis à ce propos, que « l'essentiel, la poésie étant par définition lyrique, c'est de ne pas tomber dans le surfait, le trop travaillé, le pédantisme, les ornières du lieu-commun, en un mot du "poétisme". Cela relève, avec succès, de ta propre démarche d'écriture et de tes exigences, mais n'y a-t-il pas, là aussi quelque chose des leçons et de l'héritage de Guillevic que tu admires tant ? Il nous faudrait encore entrer dans "l'atelier du poète" »... Alors, comment procèdes-tu quand tu*

es devant ton établi et qu'il te faut affronter cette chose mystérieuse, redoutable mais si précise qu'est l'écriture d'un poème dont on ne sait jamais ce qui en adviendra ?

B. F. : Le trop travaillé est un écueil, en effet ; on le voit dans les poésies des poètes que je viens de citer : sans doute ont-ils écrit à partir d'une émotion, mais ensuite le texte est tellement travaillé qu'on ne retrouve pas cette émotion.

Le travail se situe dans cet entre-deux : entre le trop et le pas assez de lyrisme.

Le travail pour moi est difficile. Bien sûr il peut arriver parfois, comme pour beaucoup d'autres, qu'une forme jaillisse toute prête qui ne nécessite que peu de corrections. Mais le plus souvent, l'écriture me prend beaucoup de temps. Je cherche l'euphonie, essentiellement. Mais ce faisant, je prends garde à ne pas verser dans la chanson (que je respecte mais c'est d'un poème dont il s'agit). Je fais aussi attention à ne pas m'écarter de ma vision, de mon émotion première.

L'euphonie, c'est le rythme à base de répétitions, de consonances et d'allitérations. Par contre je suis un peu méfiant vis-à-vis des images ; les jeux surréalistes ne m'intéressent que peu ; je les trouve faciles.

Le rythme, c'est aussi l'organisation de l'ensemble des poèmes qui constituent la suite. Il y a un récit dont il faut garder la cohérence.

Le rythme c'est encore de songer à la lecture orale, de s'écouter pour se rendre compte s'il n'y a quelque chose qui cloche : un mot trop savant ou trop vernaculaire, une image qui s'écarte du propos, un alexandrin éculé, une rime qui gêne.

C'est un ensemble très subtil qui se construit dans le temps.

M. D. : *Ton cheminement et la notoriété que tu as acquise t'ont conduit à occuper des places très enviables. Ainsi es-tu secrétaire général de l'Académie Mallarmé, qui décerne un prix prestigieux, président du Cercle Aliénor, qui décerne aussi un beau prix, secrétaire de la revue Poésie/première où tu faisais partie du comité de rédaction... Ce que tu appelles tes « diverses activités au sein du monde poétique parisien », sont-elles, pour toi, le moyen de te sentir légitime au regard du « monde intellectuel » dont tu t'es senti d'abord exclu, ou tout du moins « en marge », de ces cénacles « d'intellos érudits » et volontiers arrogants qui étalent leur savoir et te mettent mal à l'aise, et te permettent-elles de prendre ta revanche sur tes origines, ou sont-elles, à tes yeux, la juste récompense de ton travail, ce bien acquis qui te permet de mieux servir la poésie au sein d'associations et de revues, de prendre ainsi ta part dans*

la défense d'un genre si malmené de nos jours par la médiocrité ambiante ? Quel est ton point de vue là-dessus ? Car, à tort ou à raison, je sens dans tes mots, le « monde poétique parisien », comme une défiance à l'égard du monopole, que l'on peut ressentir comme écrasant, qu'exerce ce milieu, où règnent souvent copinage et entregent, sur le reste du paysage.

B. F. : Je n'ai aucune notoriété, sauf celle, bien modeste, que j'ai auprès de mes amis. Certes, j'ai été élu à divers postes. Mais je n'ai rien cherché du tout. C'est à chaque fois un concours de circonstances.

C'est peut-être maintenant qu'il me faut parler de l'aventure de *Poésie-en-Valois*. J'avais rêvé de créer une revue de poésie lorsque je me suis installé en Picardie. Avec des amis de Crépy-en-Valois (dont Pascal Dupuy qui a, de son côté, créé *Poésie-sur-Seine*, revue qui dure toujours) j'ai créé *Poésie-en-Valois* pour publier nos poèmes et faire quelques lectures. Je m'occupais de tout et j'ai fini par jeter l'éponge d'autant que la route est longue entre Noailles et Crépy-en-Valois, surtout vers deux ou trois heures du matin. Cette expérience m'a donné le goût des revues, puisque c'est là où se fait la poésie au jour le jour.

Les débuts remontent à Guillevic qui m'a introduit dans la revue *Les saisons du poème* où Jean-Paul Giroux et Monique Acquaviva m'ont réservé le meilleur accueil ; ils m'ont ensuite amené au café Le François-Coppée ; et avec Monique Labidoire nous avons commencé l'aventure des « Mercredi du poète » que j'ai dirigé seul à partir de 2009. Chemin faisant, j'ai fait la connaissance de nombreuses personnes, et ai été accueilli dans d'autres lieux de poésie, notamment des revues : *Horizons 21*, *Poésie-en-Valois*, *Lieux d'être*, *Sud*, *Europe*, *Le langage et l'homme*, *Littérealités*, *Les saisons du poème*, *L'Ouvre-boîte* (Association des Amis d'Audiberti), *Les cahiers de La Baule*, *Les cahiers Marc Alyn*, *Jardin d'essai*, *Poésie-sur-Seine*, *Dalhousie french studies*, *Diérèse*, *Les hommes sans épaules*, *Concerto pour marée et silence*, *Notes Guillevic* *Notes*, d'abord sur Guillevic, puis selon mes lectures et les livres que je commençais à recevoir sur d'autres poètes. Danièle Corre m'a fait connaître Georges Emmanuel Clancier qui m'a fait entrer à l'Académie Mallarmé ; préparant déjà mon *Histoire de l'Académie Mallarmé* je fus rapidement élu Secrétaire général. Mais je n'y joue plus de rôle depuis quelque temps. Danièle Corre m'a aussi introduit auprès du Cercle Aliénor où elle a été élue Présidente. Béatrice Marchal m'a ensuite demandé de lui succéder, en janvier 2023.

Il y a aussi l'Association des Amis de Jacques Audiberti dont j'ai parlé plus haut.

J'occupe tous ces postes sans en avoir demandé aucun ; ce sont des concours de circonstances ; je ne les ai pas refusés non plus car j'aime voir comment se font les choses, éventuellement les organiser moi-même avec les Bureaux de l'Association.

Je ne peux pas dire que je me sentais exclu du monde poétique parisien, puisque je ne le connaissais pas. Seulement, effectivement, je ne me sentais pas « à la hauteur ». Jusqu'au moment où je me suis aperçu que tous les poètes rencontrés sont un peu comme moi, avec chacun son histoire, sa culture, son style.

Les places prises au sein des divers cénacles dont je viens de parler, découlent de ma propension à faire partager le fruit de mes recherches. Le goût de l'enseignement, par exemple.

Ces places apportent un peu de saluts amicaux, ce qui, ma foi, n'est pas négligeable, ni désagréable. Mais elles donnent aussi un surcroît de travail. Il faut programmer les conférences, c'est-à-dire prendre des contacts, chercher encore et toujours dans les archives Audiberti, etc.



Michel DIAZ, écrivain et poète vit en Touraine où il a enseigné la littérature et l'art dramatique. Auteur d'une trentaine d'ouvrages (poésie, nouvelles, théâtre, livres d'art en collaboration avec des artistes, peintres ou photographes), publiés chez différents éditeurs et dont certains ont été récompensés, il a aussi travaillé à de nombreux livres d'artistes et publie régulièrement, dans diverses revues, des poèmes et des chroniques de lecture sur les ouvrages des poètes contemporains français. Dernières publications : *Au risque de la lumière*, en collaboration avec Léon Bralda (Alcyone, 2023) ; *Éloge des eaux murmurantes*, xylogravures de Lionel Balard (La Simarre, 2023).

Monique W. Labidoire

Quitter une langue apprise

Pénétrer l'œuvre d'un poète c'est recevoir les battements de son cœur, échanger les fluides secrets qui nous habitent et se rejoignent. Ici la pierre, la rivière et quelques autres sujets du monde ancien ou contemporain qui le sollicitent fortement dans ses poèmes.

L'œuvre de Bernard Fournier nous entraîne dans un voyage intérieur qui fait face à l'ouverture du poème, libérant une aventure d'abord plus personnelle, qui peu à peu et de livre en livre s'attache au savoir et à celui plus singulier de la poésie, ce monde à découvrir dans ses multiples facettes. Rappelons Guillevic évoquant le monde du poème : « L'inconnu est notre domicile ».

Très vite, les thèmes principaux du poète germent et révèlent le sens de la marche et les marches à gravir (*Marches, Marches II, Marches III*, au quadruple sens du terme : frontières, ascensions, descentes et bien sûr marches sociales et culturelles). À hauteur d'enfance d'abord, à l'observation du vécu ensuite. Dans la nécessité naturelle de vivre parmi les siens, le futur poète entrepose dans sa mémoire son ressenti des échanges et des silences qui l'aident à comprendre la solitude de l'être humain, ses mélancolies, ses difficultés d'être, ses passages à vide. Le père, pourtant cultivé est un taiseux L'adolescent vit douloureusement le manque de transmission familiale d'un savoir formateur et décide de reprendre depuis les bases la culture qui lui a été dispensée au collège et au lycée afin de se mettre à niveau et de poursuivre ses études avec un regard nouveau. Ainsi ce savoir, cette culture, cette ouverture sur le monde le futur poète l'obtiendra jusque dans les études supérieures et sa thèse de doctorat *Modernité de Guillevic*. Sa première rencontre avec Guillevic a été capitale. Comme il hésitait entre Guillevic et Ponge pour sa thèse — deux poètes qui ont taillé la pierre du poème — la facilité d'échange, la chaleur, la bonne simplicité qu'avait le poète de Carnac a été une évidence. Guillevic, poète vivant lui a ouvert quelques portes, principalement celles des revues.

À l'approche du poème, le poète prend d'autant plus conscience de ce qu'il considère comme ses lacunes. Il écrit ce vers parfait qui résonne cruellement : « Oh ! qu'il est vif le froid des mots qu'on ne sait pas ». Ces mots qui ne sont jamais prononcés dans sa famille, ces mots qu'il retrouve dans les livres, des mots chocs, des mots tendres, tous ces mots vagabonds qui vont conduire notre jeune homme vers l'univers de la liberté de dire et de faire. Ce vers est un choc. Il représente à lui seul

l'état d'être du poète, au moment même où il l'écrit. Ce vers qu'il va polir est bien cette pierre brute qu'il affectionne pour sa vérité et qu'il va tailler jusqu'à dialoguer avec elle et trouver son chemin. Pour acquérir cette liberté dans le monde social, il lui faut gagner sa vie et dès l'obtention de sa licence il commence à travailler, d'abord dans l'administration puis dans l'enseignement.

Il semble que Bernard Fournier, comme bien des poètes et artistes, se cherche ; non pas dans son identité, il connaît ses racines, ses terres, ses paysages et les met en œuvre dans ses poèmes, il cherche son état d'être, sa vérité d'être au monde. « Me voilà aveugle dans l'obscurité de moi-même » écrit-il. Il n'a que quelques pas à faire pour franchir la frontière, entre son lieu de vie imposé par le destin (la banlieue nord-est parisienne) et le séjour des dieux de la poésie qui devient une nécessité absolue. Non pas qu'il veuille être un dieu lui-même, non. Il a bien tenté un univers de fraternité et de tolérance mais les accidents de la vie ont fait que des choix ont été nécessaires. Heureusement, l'appel de la poésie a été le plus essentiel, les mots ont pris sens et les marches sont gravies, lentement. Mais, dit le poète, « les marches ne sont jamais gravies totalement, elles sont toujours à gravir, dans la lente progressivité et la conscience qu'on ne rattrape jamais un retard d'une dizaine d'années si importantes de l'enfance, ce temps si propice à la lecture et aux discussions. Elles sont définitivement perdues notamment pour ce qui est de la culture ».

Bernard Fournier a beaucoup donné aux poètes. Son travail important sur Guillevic, Marc Alyn, Pierre Oster et des centaines d'études, de recensions, de présentations, sa présence régulière dans les lieux de poésie. Rédacteur de la revue *Poésie/Première*, Président de l'Association des Amis d'Audiberti ; il a animé le café poétique « Le Mercredi du poète », qui se tenait le quatrième mercredi de chaque mois, au café François-Coppée et que le covid a sacrifié. Bernard Fournier est aussi secrétaire général de l'Académie Mallarmé, et très récemment élu à la Présidence du Cercle Aliénor. Lauréat aussi du Prix Louise-Labé 2023 pour ses *Dits de la pierre*.

Toutes ces activités ne l'empêchent pas d'écrire et d'approfondir son travail de poète. Car, s'interroge-t-il, les livres vont-ils tous périr ? Si l'on en croit les manuscrits retrouvés de la Mer Morte, ils peuvent survivre à bien des catastrophes et veiller sous la pierre en plein désert pendant des siècles. Puis les hommes du temps présent fouillent cette mémoire et écrivent l'histoire. A-t-on retrouvé des poèmes écrits par les hommes du premier âge ? Cette question hante le poète et l'incite à remonter le temps à l'aide de « Gnomon » ancêtre du cadran solaire, de passer de l'ombre à la lumière et de briser par le dire et l'écrire bien des conventions, réécrivant à sa manière le destin de héros antiques auréolés de gloire et

celui du paysan gaulois à la figure ridée des sillons de son champ et convenir qu'il « aurait tendance à remonter plus haut dans le temps » comme je le soulignais plus haut.

Anchise, ce berger grec dont Aphrodite tombe amoureuse apparaît rapidement dans le premier recueil et le poète, tout au long de son œuvre lui trouvera compagnes et compagnons de mythologie. Hémon, Phidias, Antigone... Antigone plaidant contre la tyrannie et soutenant les valeurs démocratiques d'Athènes mais aussi femme difficile et fiancée impossible d'Hémon. Au travers les siècles les mêmes problèmes agitent les peuples et les couples amoureux. Et l'on pourrait s'étonner de trouver dans la poésie de Bernard Fournier des héros et des héroïnes de la Grèce antique s'ils n'étaient pas tellement semblables à ceux de notre société contemporaine. Des mots plus savants attestent eux aussi de la volonté du poète à se confronter aux mots dans leur sens et leur esthétique et de son goût profond pour la campagne et la nature. Les mots choisis prennent sens et nous enchantent : fleur, rivière, vaches, pierre, enfant, femme... Tout au long de son œuvre le poète retient désormais ces mots qu'il maîtrise, qu'il a choisis et qu'il aime. Ainsi les mots que le poète ne connaissait pas prennent place intellectuelle puis affective dans la vie et l'œuvre et plus la marche est ardente vers le but espéré plus la distance se rétrécit vers un feu crépitant qui ne s'éteint plus.

On sait que les poètes s'inspirent de leur vécu puisque les poèmes portent en eux une grande part du réel. La perte de Josiane, son épouse, après dix années de maladie, est pour le poète une tragédie qui a donné une force nouvelle à son écriture qui pouvait sembler plus réservée jusqu'alors. Les émotions se libèrent, les mots sont écrits, les cris sont poussés, les maisons sont revisitées. Là où le bonheur fleurissait le jardin il n'y a plus que ruines et cendres. Le poète appelle à la disparition de son monde passé. Les morts lui parlent et de maison en maison, d'ombres en mystères, la mémoire conserve les souvenirs, les meilleurs mais aussi les plus tristes. L'état du monde, l'état d'être du poète ne lui permettent pas de sourire. La mort est présente dès le début de l'œuvre¹ et se mêle à la vie sans égards.

Pour « quitter la langue apprise » et rejoindre celle du poème, Bernard Fournier aura dû batailler contre les mauvais anges, il y en a toujours ; mais s'il y a de mauvais anges il y en a aussi de bons, « ange de douleur ange de douceur », écrit le poète. Peu à peu, Bernard Fournier se dévoile. Alors qu'il n'était présent — pour pas mal d'entre nous — dans le monde poétique que pour ses études et ses recensions, il révèle peu à peu sa poésie et nous fait partager son évolution jusqu'à ce jour. Poésie narrative

¹ *Marches*, p. 13, 99, 102, 110, 112.

teintée de philosophie et d'humanisme à laquelle s'ajoute rapidement un désir d'y faire vivre tout l'acquit de cette « culture » qu'il disait lui manquer. L'obstination, le creusement de la langue, son sens d'une vérité qui est la sienne ne l'éloigne pas pour longtemps de la simplicité forte qui est sa vraie nature quand il écrit :

la fleur m'impressionne davantage que tous les dictionnaires²

L'inquiétude est toujours là. Les mots s'envolent, se cachent, s'oublient, ils sont cette corolle de fleurs, cet oiseau qui bat des ailes, ces vaches qui paissent dans la prairie. Ces mots-là n'ont pas besoin du dictionnaire mais du regard du poète, de son émotion, de son frisson. Les mots sont dans son potager au milieu des salades fraîches, des haricots verts à cueillir, des patates à biner ou en promenade dans la campagne et le long de la rivière. Peut-être aussi dans ses recherches sur l'histoire de la poésie qui sont fécondes et prennent vie dans tous les travaux du poète.

Des rencontres vont changer le cours de l'existence de notre poète et lui donner confiance. Nous avons évoqué Guillevic mais aussi Pierre Oster, Marc Alyn, Frédéric Jacques Temple, Georges Emmanuel Clancier, Richard Rognet, pour ne citer que ceux-là parmi tant d'autres. Sa rencontre avec Danièle Corre, la poète que nous aimons tous me tient personnellement à cœur d'autant plus que j'y associe Guillevic et un colloque à Cerisy qui nous réunissait. Le bonheur est retrouvé et la poésie révèle des harmoniques en veille, s'attarde davantage sur ses paysages intérieurs. Désormais le poète lit mieux les fleurs et les rivières, il semble pénétré d'un nouveau souffle poétique, moins épuré peut-être que dans ses premiers recueils et qui laisse l'émotion vivre pleinement sa vie.

L'œuvre se poursuit jusqu'aux *Dits de la pierre* son plus récent recueil. Le poète établit un dialogue avec les éléments et principalement avec la pierre couchée, levée, taillée. Il humanise la matière car pour lui, le grand tout est vivant. Contrairement au vivant, la pierre elle, est éternelle, sous différentes formes et il est vrai que de roche en galet et de galet en sable, « Les pierres connaissent le temps ». Elles peuvent raconter l'histoire du monde. La pierre a acquis son éternité.

nous sommes la pierre
nous l'avons façonnée à notre image
nous lui avons donné la permanence
l'éternité des déesses-mères

² Une pierre, en chemin, p. 68.

pierres
vous êtes là, vous êtes fortes, vous êtes éternelles.

La pierre le menhir le dolmen prennent formes humaines d'une manière fantasmagorique révélant un imaginaire poétique très personnel à Bernard Fournier. Le poète rêve avec la pierre, il nous fait partager ses visions et ses illusions. Et quand la pierre devient presque une idole, le poète s'empresse de regagner ses terres où les vaches de bonne volonté pâturent pacifiquement. Des signes sont émis et toutes les tribus se rassemblent. Le poète est de plus en plus proche des sens et des éléments, des matières aussi, conscient d'une planète en danger qu'il faut sauver et la pierre est là « la pierre parle/ c'est nous qui parlons en elle » nous devons l'écouter, elle qui sait l'éternité.

La poésie de Bernard Fournier s'enrichit d'émotion et stimule la nôtre. Elle suggère par son imaginaire, sa créativité et la réalité du monde que l'on peut atteindre, son but quand il est bien défini tout en laissant de nombreux passages pour l'inattendu. Le poème est espéré et coule d'une source qui, nous le souhaitons, ne tarira pas. Une œuvre est en marche et tout au long de son avancée on y retrouve les titres premiers de l'œuvre. Cette œuvre questionne les éléments, la matière et les êtres humains. Une œuvre qui prend forme, taillée dans la pierre, gravée côté cœur. Elle randonne sur les chemins de pierre, elle reconnaît de plus en plus les senteurs et les couleurs. La douceur est revenue dans les mots qui ne demandaient qu'à s'épanouir et qui nous sont offerts dans cette coupe fraternelle qui nous est tendue pour le meilleur d'être au monde.



Monique W. LABIDOIRE est née à Paris. Ses grands-parents et ses parents, des émigrés hongrois ont fui le fascisme de leur pays en 1923 pour retrouver l'occupation nazie en France de 1939 à 1945. Son père est déporté et gazé à Auschwitz. Ces événements ont marqué l'enfant, cachée dans un orphelinat catholique pendant 3 ans, puis la poète. Sa rencontre avec Guillevic en 1962 sera déterminante pour son devenir de poète. Elle n'a cessé d'animer des ateliers de poésie dans divers lieux et, pendant 20 ans le « Mercredi du Poète » où sont reçus les poètes contemporains dans toute leur diversité. Elle collabore à de nombreuses revues et participe à des colloques tant en France qu'à l'étranger. En 2022 elle a été promue au grade de Chevalier des Arts et des Lettres pour son œuvre et son action pour le rayonnement de la poésie française. Elle a publié des livres d'artistes et une trentaine de recueils dont les derniers : *Être du monde*, *Voyelles bleues consonnes noires*, *Gardiens de lumière*, *D'une lune à l'autre*, éd. Alcyone.

Bernard Fournier

Inédits



Le hasard des pierres 2, monotype Valérie Honnart



Valérie HONNART née en 1966, diplômée de L'Institut des Sciences politiques et de l'École supérieure de commerce de Paris (ECSP), est peintre, graveur et sculpteur. Elle a été formée à la peinture traditionnelle chinoise à l'université de Hong Kong et aux techniques anciennes de peinture et à la gravure à l'académie des Beaux-Arts de Rome. Elle a vécu et exposé en Chine en galerie et sur des salons, la richesse des rencontres qu'elle y a fait, a mis au cœur de sa pratique l'encre de chine et la maîtrise du souffle. De même ses longues années à Rome en Italie, lui ont permis d'exposer régulièrement en galerie, à l'Institut Français et à la Villa Médicis (en janvier 2017). En Italie elle a découvert à quel point il est possible de parler de sujets contemporains par le biais de la mythologie.

Elle vit aujourd'hui à Lille et expose à Paris, Lille et en Belgique en galerie, sur des salons. Elle réalise des installations *in situ* dans le cadre de certaines expositions : au Fonds culturel de l'ermitage en 2019, à Paris en avril 2024 pour l'exposition « Nous dansons sur un volcan : pour encore combien de temps ? ».

Elle aime collaborer avec d'autres artistes : sculpteur, photographe, plasticien, peintre ou auteur ou poète. Elle a créé notamment un podcast « On peut toujours rêver ».

La pratique de la gravure lui a permis de créer des ouvrages d'artiste « Blanc comme... », « Noir comme... », « les cognés » et d'entamer un échange avec Bernard Fournier duquel est né le livre d'artiste « Hémon » édité chez La feuille de thé.

Je peins des corps que l'on regarde, corps exhibés, valorisés en Europe, confortés par le regard de l'autre, celui que l'on croise et qui répond, celui que l'on croise et qui fuit ou que l'on cogne, celui que l'on croise et que l'on aime. Je peins des mains saisies, abandonnées, emprisonnées, dansantes, en attente. Je peins aussi des mémoires, et le lien que nous avons avec la nature (les arbres, le feu, le vent etc.). Je pratique la sculpture et la gravure qui m'a permis de faire plusieurs livres d'artiste.

VH

Les vaches de Rosa Bonheur

Larges, lourdes, lentes
lointaines et proches
les vaches de Rosa Bonheur
s'imposent

elles arrachent l'homme à la glaise
le tirent, le poussent :
elles sont l'effort

Les vaches de Rosa Bonheur
mâchent le temps
se souviennent de leur mère
que déjà menait Adam

Elles sont là, elles demeurent
ne meurent pas
c'est toujours la même
toujours une autre
vache de Rosa Bonheur

leur cuir est immense
épais
comme leur mémoire

leur robe prend des couleurs
soleil sur la soie
et le vent peint leur crinière
héritée des aurochs

les vaches de Rosa Bonheur
intiment le respect
le silence
presque une prière
devant la manne de la terre

Elles sont la viande
elles sont le lait

le hanap et le gilet
un œil dans le soir inquiet
comme une question

Au crépuscule
les vaches de Rosa Bonheur
réveillent l'étable
dans quelque ancienne Judée

Deux, trois, cinq, dix
peut-être cent
diverses et semblables
éparpillées comme des menhirs
donnant au pré, à l'herbe et aux arbres
leur assise tellurique

sauvages et statiques
ébauches de perfection

les vaches de Rosa Bonheur
beuglent un cri archaïque ;
le temps fouaille
dans les entrailles
ce cri d'une angoisse terrible
arrachent aux hommes la crainte du serein

on ne peut cesser de les peindre
comme le ciel, comme la terre
elles varient et demeurent

*



Montagnes, monotype © Valérie Honnart

Petite suite passagère

qu'as-tu retenu de ton passage
chez les dieux

tes aïeux
du creux des forêts

au bout de ce chemin qui ne mène pas
ne mène plus

ce chemin où je ne passe plus

*

la borie a dansé
une seule volte
dans le ciel bleu diamant

la borie a passé
ses briques, ses pierres
sont retournées poussière

la borie
n'était que de passage

*

mes aïeux me font signe
me saluent

leurs mains, au loin
sans fin
s'agitent, me suivent du regard
me lancent des aurevoirs
dans le lointain du temps

leurs ombres s'évanouissent dans la fumée
des décombres

s'effacent dans l'air
passent dans l'heure

*

leurs ombres demeurent sur la rive
tandis que passent
les eaux grasses de tant de pluies
les eaux rouges de tant de colère
les eaux sombres de tant de sang
de tant de morts

guettant quelque barque improbable

*

vieil homme,
je viens à ton passage
honorer ta mémoire

je me dresse devant toi
stèle, borne, menhir
monument votif
pierre miliaire
qui atteste l'empan de notre distance

entre nous passe
cet oc
de roc et de broussailles
langue insue
qui nous traverse

*

et voici le vieil oncle
passager fulgurant
dont il ne reste qu'une étincelle
dans l'ombre poussière

et vous, mères
pleureuses antiques
ombres noires et grises
éplorées
au passage des aïeux
vers le cimetière

*

adieu, adieu, tour de garde
arbre immobile
au front séculaire

adieu, ombre tutélaire

adieu, rires d'enfants
le long de la rivière

adieu, gabarres
frêles autant qu'aventureuses

adieu, vieil oncle
au sourire frais comme les eaux

je salue ton passage
le long de cette route
qu'ombragent les frondaisons

leurs ombres
me sourient au soleil

étroit passage
entre les rives où virent les vents
les rires de la rivière
où se faufilent les gabarres

*

que restera-t-il
de cet effluve du fleuve
de ce bruissement de l'arbre

de ce crissement de pneu

peut-être un peu d'oc
qui ne fait que passer
au fond de ma gorge



Nostalgie, eau forte de Valérie Honnart

Météorite

à Valérie Honnart

dans ma paume
le ciel

un morceau
de ciel

*

dans ma main

une pierre

un diamant
irradiant de feux

une étoile
muette

*

je ferme la main :

des ondes
me traversent

j'ouvre la main :

me reste
cette bille noire
condensé d'énergie

qui vibre ;

j'ouvre la main :
l'univers s'abrège, s'élague
se réduit

je ferme la main :
le ciel se dilate, s'agrandit
s'élargit

ma main s'ouvre et se ferme
impuissante
à percer le mystère

ma main
comme une huître
comme un poisson hors de l'eau

bégaie
bafouille
balbutie

devant le mystère des galaxies
enfermé dans cette pierre

*

tu es le feu
contenu, comprimé
sourde
comme celui d'un volcan

tu es le feu
des volcans

noir et rouge

tu es le feu
de la lave

tu es le feu
intérieur

tu es le feu
de la terre

*

je tiens haut cette pierre
qui brille
devant le soleil

diamant noir

œil
de l'univers

je tiens cette pierre
à la hauteur de mes vœux

comme une boule à facettes
que retournent mes doigts

pour faire briller
les jours et les pleurs

je tiens le cosmos
comme il me tient

me retient
m'inspire
m'aspire

*

me voici soudain
à hauteur
du ciel

à la hauteur
de ma soif

*

marquée, scarifiée

tu te dénudes, te desquames
à force de traversées
d'atmosphère en atmosphère

*

quelle freinte as-tu laissée ?

y-a-t-il encore dans le ciel
dans le vide, dans le noir
des morceaux toi
errant, se cognant

illuminant l'espace ?

*

encore une planète

et tu aurais perdu ta soie
le velours de ta robe

encore un passage
et tu aurais été nue

c'est-à-dire rien

poussière

encore un passage
et tu aurais disparu

je ne t'aurai pas connue
j'aurai perdu ta mémoire
de feu et de sang

*

bétyle
je te consacre à la hauteur
de ma voix

bétyle
je te chante
pour ta charge d'avenir

bétyle
je te retiens
pour l'espérance de ta mémoire

*

nos mains se partagent
la pierre

comme un joyau
une lumière

noire
comme un secret

nos mains se partagent
la gloire de la pierre et du feu

du feu et du silence

nos mains se partagent
le feu, la mémoire et le sang

le feu de l'amour
la mémoire du feu
le sang de nos aïeux

*

quel plus beau collier
que cette pierre
qui dit j'aime

à l'univers
aux poètes
aux amis

dans le secret
du mystère

pour l'amoureux
le chanfre des pierres

pour l'artiste
des hommes, des pierres et des feux

*

entre nous
un pacte
un secret
un vœu

cette pierre

entre nous
cette pierre
ressource de l'univers
source de lumière
noire et brillante

entre nous
un secret
comme un mot de passe
hameau d'âmes sœurs

une connivence
une fraternité

*

quel nom lui donner ?

tu étais Cassiopée
tu étais Aldébaran

tu seras...

auras-tu un nom

ou l'anonymat
sera-t-il ton royaume ?

*

les enfants
ébaubis
ébahis

sourient à l'ange
qui passe

*

au moins, faisons un vœu

Le Nil

Le désert est proche, le désert arrive, le désert revient
le désert s'accroche aux pierres
roches brisées, roches dures, roches sèches

Sur la berge un homme recommence le temps

Adam
son frère
ou cet homme
vécut ici
il y a si longtemps qu'il n'y a plus de mémoire
sauf celle de mon regard

Adam ne sait pas qu'il est Adam
mais il sait que la vie est dure

Adam à la noria flatte son âne qui braie
tandis que l'eau fraîche
emmène des quartiers de ciel ;
elle bruit et s'évanouit
dans la terre sèche ;

Heureusement qu'il y a le Nil
fuyant vers la mer sans y penser
Nil qui lave, qui nourrit et qui sauve ;

Une felouque des temps bibliques
picore de sa voile
l'eau, l'écume et le soleil :
Assouan ! Assouan ! Assouan !

L'eau du Nil est un luxe
de l'Arabie heureuse :
l'eau baigne les oiseaux
les fleurs et les femmes

Les fruits éclatent dans la bouche
dattes comme du miel
oranges soleils

La rive s'enchant
de l'écho des vagues contre l'étrave :
paroles, lumières lancées entre les voiles ;
cris des enfants qui s'éclaboussent
Les souks dans la poussière
le bruit des voitures
rétameurs, dinandiers, forgerons
cris, chants, voix

Le Nil baise les berges de pierres
depuis qu'Adam puise l'eau
et que les hommes s'épuisent, peinent et pleurent
contre le désert ;

le long du Nil, le linge de lin suit une ligne
ailes de papillons que soulève la brise nilotique

des enfants jouent, crient, pleurent.
tâches brunes sur le bleu ;

Adam passe avec sa tribu, cohorte d'enfants, de femmes et de
bagages,
d'ânes, de moutons et de chameaux bâtés
comme les saltimbanques d'Apollinaire

La lente caravane progresse vers son origine
Adam rejoint l'Eden



Le hasard des pierres 1, peinture © Valérie Honnat



Gouffres où siffle le silence, peinture, encre de chine, Valérie Honnart

Bernard Fournier

Bibliographie

PRÉSENTATION

Originaire et attaché à l'Aveyron, Bernard FOURNIER a passé son enfance en banlieue parisienne. Professeur de Lettres Modernes en Picardie où il animait des ateliers théâtre et poésie, il partage maintenant son temps entre Paris et la Bourgogne.

Président de l'Association des Amis de Jacques Audiberti et du Cercle de poésie et d'esthétique Aliénor qui se réunit tous les deuxièmes samedis du mois à la Brasserie Lipp, boulevard Saint-Germain, il est aussi Secrétaire Général de l'Académie Mallarmé,

Passionné par l'histoire littéraire, il rédige des notes de lecture et des études sur la poésie contemporaine : Marc Alyn, Sylvestre Clancier, Philippe Delaveau, Jacques Darras, Jean Follain, Guy Goffette, Eugène Guillevic, Abdellatif Laâbi, François Montmaneix, Jean Pérol, Jean Orizet, Pierre Oster, Nohad Salameh et Frédéric Jacques Temple.

Il prépare une édition de la correspondance entre Audiberti et sa secrétaire Hélène Lavaÿsse puis entre Romain Rolland et Édouard Dujardin (en collaboration avec Philippe Monneveux de l'association des Amis de Romain-Rolland).



Poésie

Marches, éd. Librairie-galerie Racine, 2005.

Marches II, suivi d'une lecture de Pierre Oster, Paris, éd. Le Manuscrit, 2008.

Promesses, Toulouse, éd. Encre vives, 2010.

Maison des ombres, L'Harmattan, 2010

Marches III, Nancy, éd. Aspect, 2011.

Une pierre, en chemin, éd. Tensing, 2013.

Lire les rivières, précédé de *La Rivière des parfums*, Aspect, 2017.

Hémon, suivi d'*Antigone*, *Silences*, *Loin la langue*, 14340 Beaufour Duval, éd. La Feuille de thé, 2019.

Vigiles des villages, Prix Troubadours 2020, tiré-à-part de la revue *Friches*, 87500, Saint-Yrieix-la-Perche, été 2020.

Dits de la pierre, La Feuille de thé, Prix Louise-Labé 2023.

Romans

Privé du sonnet, 89500, Villeneuve-sur-Yonne, éd. Les Amis du Vieux Villeneuve-sur-Yonne, 2017.

Un amour de Bussy, Les Amis du Vieux Villeneuve, 2022.

Livres d'artiste

Je dis clématite, illustré par Jean-Marc Brunet, 37000 Tours, éd. Le Livre pauvre, 2012.

Les Cinq sens, « Le goût de la céramique, Toucher le monde, L'odorat aime les chatouilles, Allo... l'ouïe, La vue en verts », textes de Danièle Corre, Michael Glück et Bernard Fournier ; co-édition La Cité de la Céramique à Sèvres et Le Moulin à lire, 2013.

Hémon, livre d'artiste avec Valérie Honnart, La Feuille de thé, 2018.

S'il arrive qu'un étranger, livre d'artiste avec Luc Démissy, coll. « Bandes d'artistes » n° 34, éd. Lieux Dits, 67000 Strasbourg, juin 2018.

Je te raconterai la pluie, livre d'artiste avec Maria Desmée, HC, 2019.

Enfant-soleil, livre d'artiste avec Maria Desmée, HC, 2019.

À la lisière, livre unique illustré avec Danièle Corre dédié à Georges Emmanuel Clancier.

Pierres, poème accompagné de cinq linogravures et bois d'Hélène Baumel, 91400, Orsay, 2020.

Réparties, exposition entre le plasticien Dominique Moulin et la photographe Angelle avec des poèmes de Danièle Corre et Bernard Fournier, au Domaine national de Saint-Cloud, mai 2023.

Anthologies

ORIZET Jean, *Anthologie de langue française, anthologie thématique*, Cherche midi, 2013, p. 76.

BERTRAND Claudine, *L'Eau entre nos doigts*, Anthologie, éd. Les Écrits du Nord / Éditions Henry, mai 2018, p. 67.

BERTRAND Claudine, *Quelque part le feu*, Les Écrits du Nord / Éditions Henry, mai 2023

SAINT-ROCH Florence, *Anthologie « Dire oui »* proposée par, revue internet *Terre à ciel*, janvier 2021.

VINCENOT Matthias, *Quel temps ! 67 poètes d'aujourd'hui écrivent sur le climat*, préface de Louis Bodin, postface de Noël Mamère, Unicité, 2023, p. 82-84.

Essais

Modernité de Guillevic, L'Harmattan, 2002.

L'imaginaire dans la poésie de Marc Alyn, L'Harmattan, 2004.

Histoire de l'Académie Mallarmé 1913-1993, éd. du Petit Pavé, Brissac-Loire-Aubance, 2016.

Métamorphoses d'Audiberti, une biographie, 1899-1965, Le Petit Pavé, 2020.

Audiberti et le cinéma, éd. Quidam, 2023.

Études sur l'histoire littéraire

« Une profonde amitié : Max Jacob et Marcel Béalu » in *Max Jacob et l'École de Rochefort*, sous la direction de Jacques Lardoux, avec trois lettres inédites de Marcel Balu à Max Jacob, Presses Universitaires d'Angers, septembre 2005, p. 25 à 44.

« Reverdy/ Rousselot : une déférente référence », in *Pierre Reverdy et l'École de Rochefort*, sous la direction de Jacques Lardoux, Presses Universitaires d'Angers, novembre 2007, p. 47-62.

« Mallarmé et l'Académie Mallarmé » in *Spectres de Mallarmé*, sous la direction de Bertrand Marchal, Thierry Roger et Jean-Luc Steinmetz, coll. Les colloques de Cerisy, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (3-10 juillet 2019), Hermann mars, 2021, p. 231-248.

Travaux universitaires

L'écriture mate de Guillevic dans Terraqué, Mémoire de maîtrise, sous la direction du professeur Louis Forestier, Paris X Nanterre, 1984.

Modernité de Guillevic, réflexions sur la création dans l'œuvre de Guillevic, Thèse de Doctorat nouveau régime, sous la direction du professeur émérite, Louis Forestier, Paris IV Sorbonne, 1996.

Études

« Autour de Guillevic », *Lieux d'Être*, n° 8, 1989.

« Présentation de Guillevic », *Lieux d'être*, n° 11, 1990.

« Guillevic, l'Aventure de la forme », *Le Langage et l'homme*, n° 1, vol. XXV, mars 1990, Université de Louvain, Belgique.

« Les saisons de Guillevic, parcours esthétique », *Les Saisons du poème*, n° 23-24, 1996.

« Esquisse d'un bilan critique », *LittéRéalité*, Université de Toronto, Canada, juin 1997.

« Hommage à Guillevic », *Lieux d'être*, n° 24, septembre 1997.

« Les avant-textes de *Terraqué* », in *Lectures de Guillevic, approches critiques*, textes réunis par Sergio Villani, Paul Perron et Pascal Michelucci, actes du colloque de Toronto du 17 au 19 mai 2001, Universités de Toronto et de York, éd. Legas, Toronto, Canada, 2002, p. 305-314.

« Guillevic : exemple de la traduction poétique », *Guillevic Eugène*, La Bibliothèque du Raincy, à l'initiative de Chantal Viart, Monique Labidoire et de Jeanine Baude, mai 2001, p. 49 à 54.

- « Les formes fixes chez Guillevic », in Jacques Lardoux (sous la direction de), *Guillevic, La Passion du monde*, Actes du colloque international de poésie des 24 et 25 mai 2002, l'Université d'Angers, Presses Universitaires d'Angers, janvier 2004, p. 85-87.
- « Dossier du centenaire », *Europe*, n° 942, octobre 2007, p. 57-58.
- « Dictionnaire Guillevic », *LittéRéalité*, vol. XIX, n° 1, printemps/ Été 2007, p. 19-34.
- « Les Arts poétiques chez Guillevic », in *Guillevic et la langue*, Actes du colloque du Centenaire, Rennes-Carnac 2007, éditions Calliopées, juin 2009, p. 31-45.
- « Guillevic et les lieux communs », hommage à Guillevic, *Aujourd'hui poème*, n° 82, juin 2007, p. 5.
- « Le Crépuscule des lieux », in *Guillevic : La Poésie à la lumière du quotidien*, Actes du colloque de Dublin, Peter Lang, Bern, 2009, p. 13-28.
- « Guillevic, un parcours », article de présentation de Guillevic avec douze poèmes inédits de Guillevic, *Friches*, n° 107, mai 2011, p. 9-14.
- « Déconstruction et incertitude », in *Eugène Guillevic, Quaderns de Versalia*, X, Lestruch, Saint Isidre 140, 08208-Sabadell (Barcelona), octobre 2020, p. 95-118, traduction de Josep Maria Ripoll. Reprise du colloque de Cerisy-la-Salle, 2009.
- « Guillevic et l'Académie Mallarmé », in *Notes Guillevic Notes*, revue électronique publiée par Sergio Villani, 2011, édition livresque 2012.
- « Guillevic maintenant », avec une introduction de Françoise Hân, *Intrait d'Union*, n° 59, décembre 2011, p 1 et 5.
- « Guillevic et le PCF », in *Notes Guillevic Notes*, IV, Fall/ Automne 2014, p. 45-60.
- « Les avant textes de *Terraqué* », *Notes Guillevic Notes*, vol. VIII, Fall/ Automne 2018, p. 13-27.
- « Le fonds Voronca », *Notes Guillevic Notes*, IX, automne-hiver 2019, p. 19-30.
- « La réception de *Terraqué* », *Notes Guillevic, Notes X*, (fall/ Automne 2020), p. 29-40.

« Préface » à l'anthologie de la poésie colombienne, in Rocio Duran-Barba, *Résister*, anthologie de poésie latino-américaine 2020, bilingue espagnol-français, Centres PEN d'Amérique latine, dirigée par avec la collaboration du PEN France, Les Écrits des Forges, Allpamanda editorial, octobre 2019, p. 83.

Études scientifiques

En revue

« Guillevic : L'amitié comme une poignée de main », correspondance Guillevic-Cayrol, *Cahiers de La Baule*, n° 77-78, mars 2000, p. 52 à 59.

« Audiberti, Lettres à Émile Condroyer », présentées, établies et annotées par Bernard Fournier, in *La Nouvelle Revue française*, n° 624, mai 2017, p. 131-145.

Académie Mallarmé et le Bel aujourd'hui, anthologie, sous la direction de Claude Beausoleil et Sylvestre Clancier, choix de Bernard Fournier, Québec, *Lèvres urbaines*, n° 50, mai 2018, p. 122.

En volume

AUDIBERTI Jacques, *Le Globe dans la main*, préface de Marie-Louise Audiberti, édition complétée, établie, annotée et présentée par Bernard Fournier, collection Amarante, Toulon, éd. Le Bateau ivre, octobre 2014.

Bibliographie critique

Michel Diaz, dossier Bernard Fournier, *Poésie-sur-Seine*, n° 105, décembre 2021, p. 5-26.

Blog

Invité du mois mars 2017 sur le blog de Claude Ber

La croix l'hebdo, Stéphane Bataillon et Loup Besmond de Senneville, octobre 2022.

Radio Stéphane Bataillon, poesie.blogs.lacroix.com/pierre-gravée-par-bernard-fournier/2022.

Jeanine Dion-Guérin, radio-Enghien, IDFM, émission « en vers et contre tout », 12 avril 2012.

Manou Farine, « Poésie et ainsi de suite », [France-culture.fr](https://france-culture.fr), 2022.

David Dumont, cfmradio dit de la pierre, Rodez, 22 janvier 2024.

NU(e) 85
juin 2024

Numéro coordonné par Béatrice Bonhomme

Direction

Béatrice Bonhomme, Hervé Bosio,
Association NU(e)

Sylvestre Clancier, Jean Le Boël, Linda Maria Baros,
Maison de Poésie



Mise en page et conception graphique
Danielle Pastor



Association NU(e), 29, avenue Primerose - 06000 NICE

ISSN 12667692

Maison de Poésie, Hôtel Blémont, 11 bis, rue Ballu - 75009 PARIS